**L’évangile expliqué**

**Cahier 22**

**Guérisons, miracles et prodiges**

Première année vie publique Livre 1 et 2

**Sommaire**

**Chapitre** **page**

**14**-Jésus aux noces de Cana………………………………….………...05

**24**-Jésus prêche et opère des miracles dans

la maison de Pierre..………………………………………………………..13

**26**-Le lépreux guéri prés de Corozain………...…………..….……25

**27**-Le paralytique guéri dans la maison de

Pierre à Capharnaüm.…………………………………………………..…34

**28**-La pêche miraculeuse…………………………………………………44

**30**-Jésus fait le miracle de la lame brisée a

la porte des poissons.......................................…………….……50

**59**-Guérison de la belle de Corozaïn.

Prédication à la synagogue de capharnaüm…………………….58

**68**-Guérison de Jeanne de Chouza près de Cana…………..…73

**75**-Jésus à la vendange dans la maison

d’Anne Miracle de l’enfant paralytique………………………..….87

**82**-Guérison de l’enfant mourant.

Le soldat Alexandre. Sommation à jésus…………………….....100

**101-**Guérison de la cancéreuse de Jerusa à Doco………..109

Présentation

L’évangile tel que révélé à Maria Valtorta par notre Seigneur Jésus Christ, de 1943 à 1947 à été dévoilé au monde en dix (10) volumes de 6500 pages. Il présente les circonstances exactes des enseignements, exhortations, miracles, guérisons, prodiges et exorcismes dans lesquelles Jésus a opéré.

Les présents cahiers de l’évangile tels que proposés à la lecture et à la méditation des chrétiens sont des extraits sélectionnés à travers les 10 volumes de l’Evangile Révélé à Maria valtorta. Ils sont classés par thème et respectent scrupuleusement, chapitre après chapitre, la présentation des textes originaux de l’Evangile Révélé.

C’est ainsi qu’au livre de ‘’ la Préparation’’, chapitre 47, il est présenté la scène de *la naissance de Jésus* ‘’ou au chapitre 53 du même livre, celle de *la Présentation de Jésus au temple’’* etc…

La présentation thématique de ces enseignements donnés par Jésus lui-même offre la possibilité au lecteur de pouvoir approfondir sa connaissance personnelle de la parole de Dieu.

14- JESUS AUX NOCES DE CANA

(Première Année de la vie publique ; Livre 2)

Les noces de Cana : Je vois une maison, une vraie maison orientale : un cube blanc plus large que haut, avec de rares ouvertures, surmontée d'une terrasse qui sert de toit et est entourée d'un muret de un mètre environ et ombragée par une tonnelle de vigne qui grimpe jusque là et étend ses rameaux au delà du milieu de cette terrasse ensoleillée.

Un escalier extérieur monte le long de la façade au niveau d'une porte qui s'ouvre à mi-hauteur de la façade. Au dessous, il y a au niveau du sol des portes basses et rares, pas plus de deux de chaque côté, qui donnent accès dans des pièces basses et sombres. La maison s'élève au milieu d'une espèce de cour plutôt une pelouse, au centre de laquelle se trouve un puits. Il y a des figuiers et des pommiers. La maison donne sur la route sans être à bord de route. Elle est un peu en retrait et un sentier traverse la pelouse jusqu'à la route qui semble être une maîtresse route.

On dirait que la maison est à la périphérie de Cana : maison de paysans propriétaires qui vivent au milieu de leur petit domaine. La campagne s'étend au delà de la maison avec ses lointains de tranquille verdure. Il fait un beau soleil et l'azur du ciel est très pur. Au début, je ne vois rien d'autre. La maison est solitaire.

Puis je vois deux femmes avec de longs vêtements et un manteau qui sert aussi de voile. Elles avancent sur la route et puis sur le sentier. L'une plus âgée, sur les cinquante ans, en habits foncés de couleur fauve marron, comme de laine naturelle. L'autre est en vêtements plus clairs, avec un habit d'un jaune pâle et un manteau azur. Elle semble avoir à peu près trente cinq ans. Elle est très belle, svelte et elle a une contenance pleine de dignité bien que toute gentillesse et humilité. Quand elle est plus proche, je remarque la couleur pâle du visage, les yeux azurés et les cheveux blonds qui apparaissent sur le front, sous le voile. Je reconnais Marie la Très Sainte. Qui est l'autre, brune et plus âgée, je ne sais. Elles parlent entre elles et la Madone sourit. Quand elles sont tout à côté de la maison, quelqu'un sûrement chargé de guetter les arrivées, avertit et à leur rencontre arrivent des hommes et des femmes, tous en habits de fête. Tout le monde leur fait fête et surtout à Marie la Très Sainte.

L'heure semble matinale, je dirais vers les neuf heures peut-être plus tôt, car la campagne a encore cet aspect de fraîcheur des premières heures du jour avec la rosée qui rend l'herbe plus verte et la pelouse qui n'est pas empoussiérée. La saison me paraît printanière car l’herbe des prés n'est pas brûlée par le soleil d'été et dans les champs, les blés sont en herbe, sans épis, tout verts. Les feuilles du figuier et du pommier sont vertes et encore tendres mais je ne vois pas de fleurs sur le pommier et je ne vois pas de fruits, ni sur le pommier ni sur le figuier ni sur la vigne. C'est que le pommier a déjà fleuri depuis peu, mais les petits fruits ne se voient pas encore. Marie, très fêtée et accompagnée par un homme âgé qui doit être le propriétaire, monte l'escalier extérieur et entre dans une grande salle qui paraît occuper tout ou en grande partie, l'étage.

Je crois comprendre que les pièces du rez-de-chaussée sont les vraies pièces d'habitation, les dépenses, les débarras et les celliers et que l'étage est réservé à des usages spéciaux : fêtes exceptionnelles ou à des travaux qui demandent beaucoup de place ou à l'emmagasinage des produits agricoles. Pour les fêtes on la débarrasse et on l'orne, comme aujourd'hui de branches vertes, de nattes, de tables garnies.

Au centre, il y en a une très riche, avec dessus déjà, des amphores et des plats garnis de fruits. Le long du mur, à ma droite une autre table garnie mais moins richement. A ma gauche une sorte de longue crédence avec dessus des plats de fromages et d'autres aliments qui me semblent des galettes couvertes de miel et de friandises. Par terre, toujours à ma gauche d'autres amphores et six grands vases en forme de brocs de cuivre, plus ou moins. Pour moi ce serait des jarres.

Marie écoute avec bienveillance ce que tous lui disent puis gentiment quitte son manteau et aide à terminer les préparatifs pour la table. Je la vois aller et venir rangeant les lits de table, redressant les guirlandes de fleurs, donnant meilleur aspect aux coupes de fruits, veillant à ce que les lampes soient garnies d'huile. Elle sourit et parle très peu et à voix très basse. Par contre, Elle écoute beaucoup et avec combien de patience.

Un grand bruit d'instruments de musique (peu harmonieux, en vérité) se fait entendre sur la route. Tout le monde, à l'exception de Marie, court dehors. Je vois entrer l'épouse toute parée et heureuse, entourée des parents et des amis, à côté de l'époux qui est accouru à sa rencontre le premier.

Ici il se produit un changement dans la vision :

Je vois, au lieu de la maison, un pays. Je ne sais si c'est Cana ou une autre bourgade voisine. Je vois Jésus avec Jean et un autre qui pourrait être Jude Thaddée, mais pour ce second, je pourrais me tromper. Pour Jean, je ne me trompe pas. Jésus est vêtu de blanc et a un manteau azur foncé. En entendant le bruit de la musique, le compagnon de Jésus demande un renseignement à un homme du peuple et en fait part à Jésus. " Allons faire plaisir à ma Mère" dit Jésus en souriant et il se met en route à travers les champs avec ses deux compagnons dans la direction de la maison. J'ai oublié de dire mon impression que Marie est ou parente ou très amie des parents de l'époux car je les vois en grandes confidences.

Quand Jésus arrive, le veilleur habituel prévient les autres. Le maître de maison, en même temps que son fils, l'époux, et que Marie, descend à la rencontre de Jésus et le salue respectueusement. Il salue aussi les deux autres et l'époux fait la même chose. Mais, ce qui me plaît, c'est le salut plein d'un amoureux respect de Marie à son Fils et réciproquement. Pas d'épanchements, mais un tel regard accompagne les paroles de la salutation : " La paix avec Toi", et un tel sourire qui vaut cent baisers et cent embrassements. Le baiser tremble sur les lèvres de Marie, mais Elle ne le donne pas. Elle pose seulement sa petite main blanche sur l'épaule de Jésus et effleure une boucle de sa longue chevelure. Une caresse d'une pudique énamourée.

Jésus monte à côté de sa Mère, suivi des deux disciples et du propriétaire et il entre dans la salle de réception où les femmes s'occupent à ajouter des sièges et des couverts pour les trois hôtes qu'on n'attendait pas, me semble-t-il. Je dirais que la venue de Jésus était incertaine et celle de ses deux compagnons absolument imprévue.

J'entends distinctement la voix pleine, virile, très douce du Maître dire en entrant dans la salle: " La paix soit dans cette maison, et la bénédiction de Dieu sur vous tous." Salut cumulatif à toutes les personnes présentes et plein de majesté. Jésus domine tout le monde par sa stature et son aspect. C'est l'hôte inattendu, mais il semble le roi de la fête, plus que l'époux, plus que le maître de maison. Tout en restant humble et condescendant, c'est Lui qui en impose.

Jésus prend place à la table centrale, avec l'époux, l'épouse, les parents des époux et les amis plus influents. Aux deux disciples, par respect pour le Maître, on donne des sièges à la même table.

Jésus tourne le dos au mur où sont les jarres. Il ne les voit donc pas, ni non plus l'affairement du majordome autour des plats de rôti qu'on amène par une trappe auprès des crédences.

J'observe une chose. Sauf les mères des époux et Marie, aucune femme ne siège à cette table. Toutes les femmes se trouvent, et elles font un grand bruit, à la table le long du mur. On les sert après les époux et les hôtes de marque. Jésus est près du maître de maison et a en vis-à-vis Marie qui est à côté de l'épouse. Le repas commence, et je vous assure que l'appétit ne manque pas et encore moins la soif. Deux mangent et boivent peu, ce sont Jésus et sa Mère qui aussi parle très peu. Jésus parle un peu plus. Mais tout en parlant peu, il n'est, dans sa conversation, ni renfrogné ni dédaigneux. C'est un homme courtois, mais pas bavard. Quand on l'interroge, il répond, s'intéresse à ce qu'on Lui dit et donne son avis, mais ensuite se recueille en Lui-même comme quelqu'un habitué à la méditation. Il sourit mais ne rit jamais. S'il entend quelque plaisanterie trop aventurée, il fait celui qui n'entend pas. Marie se nourrit de la contemplation de son Jésus et aussi Jean qui est au bout de la table et reste suspendu aux lèvres de son Maître.

Marie s'aperçoit que les serviteurs parlottent avec le majordome et que celui-ci est gêné et Elle comprend qu'il y a quelque chose de désagréable. "Fils " dit-elle doucement en attirant l'attention de Jésus avec cette parole, "Fils, ils n'ont plus de vin."

"Femme, qu'y a-t-il, désormais entre Moi et Toi ?" Jésus en disant cette phrase sourit encore plus doucement et Marie sourit, comme deux qui savent une vérité qui est leur joyeux secret que tous les autres ignorent.

Marie ordonne aux serviteurs: "Faites ce que Lui vous dira. " Marie a lu dans 1es yeux souriants de son Fils l'assentiment voilé d'un grand enseignement pour tous les "appelés ".

Et Jésus ordonne aux serviteurs : "Emplissez d'eau les cruches, "

Je vois les serviteurs emplir les jarres de l'eau apportée du puits. (J'entends le grincement de la poulie qui monte et descend le seau qui déborde). Je vois le majordome qui se verse un peu de ce liquide avec un regard de stupeur, qui ressaie avec une mimique d'un plus grand étonnement et le goûte. Il parle au maître de maison et à l'époux son voisin.

Marie regarde encore son Fils et sourit; puis recevant un sourire de Lui, incline la tête en rougissant légèrement. Elle est heureuse.

Dans la salle passe un murmure. Les têtes se tournent vers Jésus et Marie. On se lève pour mieux voir. On va vers les jarres. Un silence, puis un chœur de louanges à Jésus.

Mais Lui se lève et dit une seule parole: "Remerciez Marie " et puis il quitte le repas. Sur le seuil il répète : "La paix à cette maison et la bénédiction de Dieu sur vous" et il ajoute: "Mère, je te salue."

La vision s'arrête

24 – JESUS PRECHE ET OPERE DES MIRACLES DANS LA MAISON DE PIERRE

(Première Année de la vie publique ; Livre 2)

Jésus est monté sur un tas de paniers et de cordages à l'entrée du jardin de la maison de la belle-mère de Pierre. Les gens s'entassent dans le jardin et il y en a sur la grève du lac, les uns assis sur la rive, les autres sur les barques tirées au sec. Il semble qu'il parle depuis déjà quelque temps car le discours est en route

J'entends ; « …Certainement, de nombreuses fois vous vous êtes dit cela au fond du cœur. Mais cela n'est pas. Le Seigneur n'a pas manqué de bonté à l'égard de son peuple. Bien que celui-ci ait manqué de fidélité, des milliers et des dizaines de milliers de fois.

Écoutez cette parabole : elle vous aidera à comprendre. Un roi avait dans ses écuries des quantités de chevaux magnifiques. Mais il en aimait un d'un amour tout spécial. Il l'avait désiré, avant même de le posséder; puis, l'ayant acquis, il l'avait mis dans un endroit délicieux, et il allait le voir, poser sur lui son regard et son cœur, contemplant son préféré, rêvant de faire de lui la merveille de son royaume. Et quand le cheval, révolté contre ses ordres avait désobéi et s'était enfui chez un autre maître, malgré sa douleur et sa justice, le roi avait promis au révolté le pardon après le châtiment. Et fidèle à sa promesse, il veillait de loin sur son préféré, lui envoyant des cadeaux et des gardiens qui rappelleraient son souvenir à son cœur. Mais le cheval, bien que souffrant de son exil hors du royaume, n'était pas constant, comme le roi, pour aimer et vouloir un pardon total. Tantôt bon, tantôt mauvais, mais le bien ne l'emportait pas sur le mal. C'était plutôt le contraire. Et pourtant le roi patientait et par des .reproches et des caresses cherchait à faire de son cheval le plus cher ami docile.

Plus le temps passait, plus la bête se faisait rétive. Il appelait son roi, pleurait sous le fouet des autres maîtres, mais ne voulait pas appartenir vraiment au roi. Il n’en avait pas la volonté. Epuisé, accablé, gémissant, il ne disait pas: "C'est par ma faute si je suis ainsi", mais il s'en prenait à .son roi. Le roi, après avoir tout essayé eut recours à son dernier essai. "Jusqu'à présent" dit-il "j'ai envoyé des messagers et des amis. Maintenant, je lui enverrai mon propre fils. Lui a le même cœur que moi et il parlera avec mon propre amour et il donnera des caresses et des cadeaux semblables à ceux que j'avais donnés, et même plus doux, encore, car mon fils, c'est moi-même, mais sublimé par l'amour". Et Il envoya son fils.

Voilà la parabole. Maintenant, c'est à vous de parler. Vous semble t-il que ce roi aimait son animal préféré ? »

Les gens proclament unanimement: « Il l'aimait infiniment. »

« L'animal pouvait-il se plaindre de son roi pour tout le mal qu'il avait souffert après l'avoir abandonné ? »

« Non, il ne le pouvait pas » répond la foule.

« Répondez encore à cette question : ce cheval, comment vous semble t-il qu'il ait accueilli le fils de son roi qui venait le racheter, le guérir et le conduire de nouveau dans un endroit délicieux ? »

« Avec joie, c'est naturel; avec reconnaissance et affection. »

« Mais si le fils du roi avait dit au cheval: "Je suis venu dans ce but et pour te procurer ces avantages, mais maintenant tu dois être bon, obéissant, plein de bonne volonté, fidèle envers moi", que dites-vous qu'aurait dit le cheval ? »

« Oh ! Inutile de le demander ! Il aurait dit, maintenant ce qu'il savait ce qu'il en coûtait d'être banni du royaume, qu'il voulait être comme le fils du roi lui disait. »

« Alors selon vous, quel était le devoir de ce cheval ? »

« D'être encore meilleur qu'on ne lui avait demandé, plus affectueux, plus docile pour se faire pardonner ses fautes passées, pour reconnaître le bien qu'on lui avait fait. »

« Et s'il n'avait pas agi ainsi ? »

« Il serait digne de mort, parce que pire qu'une bête sauvage.

« Amis, vous avez bien jugé. Agissez donc vous aussi, comme vous voudriez qu'eût fait ce cheval. Vous hommes, créatures de prédilection du Roi des Cieux, Dieu mon Père et le vôtre; vous à qui après les Prophètes, Dieu a envoyé son propre Fils, soyez, oh ! soyez - je vous en conjure pour votre bien et parce que je vous aime comme seul un Dieu peut aimer, ce Dieu qui est en Moi pour opérer le prodige de 1a Rédemption - soyez au moins comme vous jugez que doive être cet animal. Malheur à celui qui, étant homme, s'abaisse à un degré inférieur à celui de l'animal ! Mais s'il pouvait encore y avoir une excuse pour ceux qui jusqu'à présent ont péché, maintenant il n'y en a plus. Auparavant, oui, car trop de temps était passé, le monde avait accumulé trop de poussière sur la Loi, depuis le temps qu'elle avait été donnée. Je suis venu pour présenter de nouveau la parole de Dieu. Le Fils de l'homme est parmi les hommes pour les ramener à Dieu. Suivez-Moi. Je suis la Voie, 1a Vérité et la Vie. »

Bourdonnement habituel de la foule. Jésus ordonne aux disciples : « Faites avancer les pauvres. Pour eux la riche offrande d'une personne qui se recommande à eux pour obtenir le pardon de Dieu. » Ils se présentent trois vieux déguenillés, deux aveugles et un bossu et puis une veuve avec sept bambins émaciés.

Jésus les regarde attentivement, l'un après l’autre, sourit à la veuve et surtout aux orphelins. Il donne même à Jean cet ordre : «Ceux-ci, mets-les là, dans le jardin. Je veux leur parler.» Mais il devient sévère, l’œil flamboyant quand se présente à Lui un petit vieux. Cependant, il ne dit rien pour le moment.

Il appelle Pierre et se fait donner la bourse reçue peu de temps auparavant et une autre remplie de menue monnaie, oboles recueillies parmi de braves gens. Il renverse tout sur une banquette qui est près du puits, compte et fait six parts. Une très grosse toute en pièces d'argent et cinq tas plus petits avec beaucoup de bronze et seulement quelques grosses pièces. Il appelle ensuite les pauvres malades et leur demande : « Vous n'avez rien à me dire. »

Les aveugles se taisent; le bossu dit : « Que Celui de qui tu viens te protège. » Rien de plus.

Jésus lui remet l'obole dans la main valide.

L'homme dit : « Dieu t'en récompense, mais voilà, plus que cela, je voudrais que tu me guérisses. »

« Tu ne l'as pas demandé. »

« Je suis un pauvre ver de terre que les grands piétinent; je n'osais espérer que tu aies pitié d'un mendiant. »

« Je suis la Pitié qui se penche sur toute misère qui m'appelle. Je ne refuse à personne. Je ne demande que l'amour et la foi pour répondre: je t'écoute. »

« Oh ! Mon Seigneur ! Je crois et je t'aime ! Alors sauve-moi ! Guéris ton serviteur ! »

Jésus lui met la main sur le dos courbé, la fait courir comme pour le caresser et dit : « Je veux que tu sois guéri. »

L'homme se redresse agile et intègre avec des bénédictions sans fin.

Jésus donne l'obole aux aveugles et attend un instant pour les congédier, puis il les laisse aller. Il appelle les vieux. Au premier il fait l'aumône et l'aide à mettre la monnaie dans sa ceinture. Il s'intéresse avec pitié aux ennuis du second qui lui parle de la maladie d'une fille.

« Je n'ai qu'elle ! Et maintenant elle va mourir, qu'en sera-t-il de moi ? Oh ! Si tu venais ! Elle ne peut se tenir debout. Elle voudrait bien, mais ne peut pas. Maître, Seigneur Jésus, aie pitié de nous ! »

« Où habites-tu, père ? »

« A Corozaïn. Demande après Isaac de Jonas surnommé l'Adulte. Viendras-tu vraiment ? N'oublieras-tu pas mon malheur ? Et, me la guériras-tu, la fille ? »

« Peux-tu croire que Moi je puisse la guérir? »

« Oh! Si, je le crois ! C'est pour cela que je t'en parle. »

« Rentre à la maison, père. Ta fille sera sur le pas de ta porte pour te saluer. »

« Mais elle est au lit, et ne peut se lever depuis trois... Ah ! je comprends. Oh ! Merci, bon Maître ! Sois béni, Toi et Celui qui t'a envoyé ! Louange à Dieu et à son Messie! » Le vieux s'éloigne en pleurant, cheminant plus vite. Mais quand il va sortir du jardin, il dit: « Maître ! Tu viendras quand même dans ma pauvre maison ? Isaac t'attend pour te baiser les pieds, te les laver de ses larmes et t'offrir le pain de l'amour. Viens Jésus. Je parlerai de Toi à mes concitoyens. »

« Je viendrai. Va en paix et sois heureux. »

Le troisième petit vieux s'avance ensuite. Il paraît le plus déguenillé de tous. Mais Jésus n'a plus que le gros tas d'argent. Il appelle à haute voix: « Femme, viens avec tes petits. »

La femme, jeune et émaciée se présente, la tête inclinée. Elle paraît une pauvre mère poule au milieu de ses pauvres poussins

« Depuis quand es-tu veuve, femme ? »

« Cela fait trois ans à la lune de Tisri. »

« Quel âge as-tu ? »

« Vingt sept ans. »

« Ce sont tous tes enfants ? »

« Oui Maître et... et je n'ai plus rien. J'ai tout dépensé, comment puis-je travailler si personne ne veut de moi avec tous ces petits ? »

« Dieu n'abandonne pas même le ver qu'Il a créé. Il ne t'abandonnera pas, femme. Où habites-tu ? »

« Sur le lac, à trois stades de Bethsaïda. C'est lui qui m'a dit de venir... Mon mari est mort sur le lac; il était pêcheur... ». ’’Lui’’ c'est André qui rougit et voudrait bien disparaître.

« Tu as bien fait, André de dire à la femme de venir me trouver. »

André se rassure et murmure : « L'homme était mon ami, il était bon. Il a péri sur le lac pendant une tempête, en perdant même la barque. »

« Tiens, femme. Ceci t'aidera un bon moment et puis un autre soleil se lèvera sur ton jour. Sois bonne, élève tes enfants dans l'observance de la Loi et l'aide de Dieu ne te fera pas défaut. Je te bénis, toi et les petits » et il les caresse l'un après l'autre avec une grande pitié.

La femme s'en va en serrant le trésor sur son cœur.

« Et à moi ? » demande le dernier petit vieux qui reste. Jésus le regarde et se tait.

« Rien pour moi ? Tu n'es pas juste ! A elle tu as donné six fois plus qu'aux autres, et à moi, rien, mais voilà... c'était une femme ! »

Jésus le regarde et se tait.

« Regardez vous tous si c'est juste ! Je viens de loin parce que l'on m'a dit qu'ici on donne de l'argent, et puis voilà, je vois qu'il y en a à qui on donne trop, et à moi, rien... Un pauvre vieux malade ! Et il veut que l'on croie en Lui !... »

« Vieux, tu n'as pas honte de mentir ainsi ? La mort t'est tout proche, et tu mens, et tu cherches à voler ceux qui ont faim. Pourquoi veux-tu voler à des frères l'obole que j'ai prise pour la distribuer aux petits, avec justice ? »

« Mais moi... »

« Tais-toi ! Mon silence et ma façon d'agir auraient dû te faire comprendre que je savais à qui j'avais à faire et tu aurais dû rester silencieux comme Moi. Pourquoi veux-tu que je te couvre de honte ? »

« Je suis pauvre »

« Mais non, tu es un avare et un voleur. Tu vis pour l'argent et pour l'usure. »

« Je n'ai jamais pratiqué l'usure. Dieu m'est témoin. »

« N'est-ce pas de l'usure cela et de la plus cruelle de voler qui est réellement dans le besoin? Vas. Repents-toi pour que Dieu te pardonne. »

« Je te jure... »

« Tais-toi ! Je te le commande ! Il est dit : "Il ne faut pas faire de faux serments". Si je ne respectais pas tes cheveux blancs, je fouillerais en ton sein et j'y trouverais ta bourse remplie d'or, ton vrai cœur. Vas-t'en ! »

Mais maintenant le petit vieux s'en va sans insister, au ton de voix de Jésus. La foule le menace, le raille et le traite de voleur.

« Taisez-vous ! Si lui est sorti du bon chemin, ne faites pas comme lui. Lui manque de sincérité : c'est un malhonnête. Vous, en l'insultant, manquez à la charité. Il ne faut pas insulter le frère qui a péché. Chacun a son péché; personne n'est parfait sauf Dieu. J'ai dû lui faire honte parce qu'il n'est jamais permis d'être voleur. Jamais et surtout pas avec les pauvres. Mais seul le Père sait si j'ai souffert de le faire. Vous aussi devez éprouver de la souffrance de voir un Israélite manquer à la Loi en cherchant à faire tort aux pauvres et à la veuve. Ne soyez pas cupides. Que votre trésor soit votre âme et non pas l'argent. Ne soyez pas parjures. Que votre langage soit pur et honnête comme vos actes. La vie n'est pas éternelle, et l'heure de la mort approche. Vivez de telle façon qu'à l'heure de la mort votre esprit puisse être en paix, dans la paix de celui qui a vécu en juste. Rentrez dans vos maisons... »

« Pitié, Seigneur, mon fils que voilà est muet à cause d'un démon qui le tourmente. »

« Et mon frère que voilà est semblable à une bête immonde. Il se roule dans la boue et mange les excréments. C'est un esprit malin qui le porte à ces actions immondes, en dépit de sa volonté. »

Jésus va vers le groupe qui l'implore. Il lève les bras et commande: « Sortez de ceux-ci. Laissez à Dieu ses créatures. »

Au milieu des cris et des clameurs, les deux malheureux sont guéris. Les femmes qui les conduisaient se prosternent en bénissant.

« Allez à vos maisons et soyez reconnaissants à Dieu. La paix à tous. Allez.»

La foule s'en va en commentant les faits. Les quatre disciples se serrent auprès du Maître.

« Amis, en vérité Je vous dis qu'en Israël se trouvent tous le péchés et que les démons y ont établi leur demeure. Il n'y a pas que les possessions qui rendent les lèvres muettes et celles qui poussent à vivre en brute et mangeant les ordures. Mais les plus réelles et les plus nombreuses sont celles qui ferment les cœurs à l'honnêteté et en font une sentine de vices immondes. Oh! mon Père : » Jésus s'assied accablé.

« Tu es fatigué, Maître ? »

« Fatigué, non, mon Jean, mais désolé par l'état des cœurs et le peu de volonté de se corriger. Je suis venu... mais l'homme. L'homme... Oh ! Mon Père !...»

« Maître, je t'aime. Nous tous, nous t'aimons...»

« Je le sais, mais vous êtes si peu nombreux... et mon désir de sauver est si grand ! »

Jésus a Jean dans ses bras et sa tête contre la sienne. Il est triste. Pierre, André, Jacques, autour de Lui, le regardent avec amour et tristesse.

La vision cesse ainsi.

26 – LE LEPREUX GUERI PRES DE COROZAIN

(Première Année de la vie publique ; Livre 2)

Avec la précision d'une photographie parfaite se présente à ma vue spirituelle, depuis ce matin, avant même que l'aube se lève, un pauvre lépreux.

C'est vraiment une ruine humaine. Je ne saurais dire quel âge il a, tellement le mal l'a dégradé. Squelettique, demi nu, il montre son corps réduit à l'état d'une momie décharnée. Ses mains et ses pieds sont tordus, il leur manque des parties, de sorte que ces pauvres extrémités ne paraissent plus appartenir à un homme. Les mains désarticulées et tordues ressemblent aux pattes de quelque monstre ailé, les pieds sont comme des sabots de bœuf, tant ils sont réduits et défigurés.

Puis la tête et... Je pense qu'un cadavre resté sans sépulture, momifié par le soleil et le vent, aurait une tête comme cette tête. Il reste, par-ci, par-là quelques touffes de cheveux, collés à la peau jaunâtre et croûteuse comme si la poussière l'avait desséchée sur un crâne, des yeux à peine entr'ouverts et renfoncés, les lèvres et le nez rongés par le mal mettent déjà à nu les cartilages et les gencives, les oreilles ne sont plus que des restes de pavillon informes, par-dessus tout cela s'étend une peau parcheminée, jaune comme certains kaolins, sous laquelle les os semblent percer. Cette peau doit avoir pour office de tenir réunis ensemble ces pauvres os dans son sac dérisoire, tout marqué de cicatrices et lacéré de plaies putrides. Une ruine !

Cela me fait penser exactement au spectre de la Mort, parcourant la terre, dont le squelette est recouvert d'une peau parcheminée et qui se drape dans un manteau sordide tout en haillons, il n'a pas en mains la faux, mais un bâton noueux arraché sûrement à un arbre.

Il est sur le seuil d'une caverne éloignée de toute habitation. Une vraie caverne, tellement délabrée que je ne puis dire si à l'origine c'était un tombeau ou une cabane de bûcherons ou les reste d'une maison démolie. Il regarde du côté de la route, éloignée de plus de 100 mètres de son antre, une voie de grande circulation poussiéreuse et encore largement ensoleillée. Il n'y a personne sur la route. A perte de vue, soleil, poussière et solitude. Beaucoup plus loin, en montant vers le nord-ouest, ce doit être un pays ou une ville. J'en vois les premières maisons à au moins un kilomètre.

Le lépreux regarde et soupire, puis il prend une écuelle ébréchée et la remplit à un petit ruisseau. Il boit. Il entre dans un enchevêtrement de ronces, en arrière de l'antre, se penche, arrache au sol des radis sauvages. Il revient au ruisseau, où il les débarrasse du plus gros de la poussière avec le peu d'eau du ruisseau, et le mange lentement, en les portant péniblement à sa bouche, avec ses mains mutilées. Ils doivent être durs comme du bois. Il a du mal à les mastiquer. Il les ensalive copieusement sans arriver à les avaler malgré les gorgées d'eau qu'il absorbe.

« Où es-tu, Abel ? » crie une voix.

Le lépreux remue, il a sur les lèvres quelque chose qui voudrait être un sourire. Mais elles sont tellement rongées ces lèvres que c'est une chose informe cet essai de sourire. Il répond d'une voix étrange, stridulante, qui me fait penser aux cris de certains oiseaux dont j'ignore le nom exact : « Je suis ici ! Je ne croyais plus que tu viendrais. Je pensais qu'il t'était arrivé malheur, j'étais triste. Si tu me manques, toi aussi que va-t-il rester au pauvre Abel ? En parlant ainsi, il s'achemine vers la route jusqu'à la distance permise par la Loi. On le voit parce qu'il s'arrête à moitié route.

Sur la route arrive un homme qui paraît courir tant il va vite. « Mais est-ce bien toi Samuel ? Oh ! si ce n'était pas toi celui que j'attends, qui que tu sois, ne me fais pas de mal ! »

« C'est moi, Abel, c'est bien moi, et en bonne forme. Regarde comme je cours. Je suis en retard, je le sais, et j'en suis peiné pour toi. Mais quand tu sauras... oh ! Tu seras heureux. Et ici, j'ai non seulement les quignons de pain habituels mais une miche entière, fraîche et bonne, toute pour toi. J'ai aussi un bon poisson et un fromage. Tout pour toi. Je veux que tu fasses la fête, pauvre ami, pour te préparer à une fête plus grande encore. »

« Mais comment es-tu si riche ? Je n'y comprends rien... »

« Tout à l'heure, je te le dirai. »

« Et en forme, il semble que ce n'est plus toi ! »

« Rends-toi donc compte. J'ai su qu'à Capharnaüm se trouvait ce Rabbi qui est saint, et j'y suis allé. »

« Arrête, arrête ! Je suis infecté. »

« Oh ! N'importe. Je n'ai plus peur de rien. » L'homme qui n'est autre que le pauvre bossu guéri et bien traité par Jésus se trouve arrivé en fait, de son pas rapide, à quelques pas du lépreux. Il a parlé tout en marchant et il rit, heureux.

Mais le lépreux dit encore : « Arrête-toi, au Nom de Dieu. Si quelqu'un te voit... »

« Je m'arrête. Regarde : je mets ici les provisions. Mange, pendant que je parle. » Il pose le paquet sur une grosse pierre et l'ouvre.

Puis, il s'écarte à quelques pas pendant que le lépreux s'avance et se jette sur ce festin inaccoutumé. « Oh ! Qu'il y a longtemps que je me suis ainsi régalé. Que c'est bon ! Et pense que je serais allé ainsi me reposer, l'estomac vide. Pas un homme de pitié aujourd'hui... et toi non plus... J'avais mâché des radis... »

« Pauvre Abel. J'y pensais, mais je disais: "C'est bien. Maintenant il va être triste, mais ensuite il sera heureux ! ". »

« Heureux, oui, pour cette bonne nourriture. Mais après... »

« Non, tu seras heureux pour toujours. » Le lépreux hoche la tête.

« Rends-toi compte, Abel, si tu peux avoir la foi, tu seras heureux. »

« Mais la foi en qui ? »

« Dans le Rabbi. Dans le Rabbi qui m'a guéri. »

« Mais je suis lépreux, et au dernier degré, comment peut-il me guérir ? »

« Oh ! Il le peut. Il est saint. »

« Oui, Élisée aussi a guéri Naamân le lépreux... je le sais... Mais moi... Moi je ne puis aller au Jourdain. »

« Tu seras guéri sans besoin d'eau. Écoute : ce Rabbi, c'est le Messie, comprends-tu ? Le Messie ! C'est le Fils de Dieu. Il guérit tous ceux qui ont foi. Il dit : "Je le veux" et les démons s'enfuient et les membres se redressent, et les aveugles recouvrent la vue. »

« Oh ! Si j'avais la foi, moi ! Mais comment puis-je voir le Messie ! »

«Voilà... je suis venu pour cela. Lui, il est là, dans ce pays. Je sais où il est ce soir. Si tu veux... Moi, je me suis dit: "Je le dis à Abel et si Abel reconnaît avoir la foi, je Le conduis au Maître ". »

« Tu es fou, Samuel ! Si je m'approche des maisons, je vais être lapidé. »

« Non, pas jusqu'aux maisons. La nuit va tomber, je te conduirai jusqu'à ce petit bois. Et puis, j'irai appeler le Maître. Je te l’amènerai... »

« Vas, vas tout de suite ! J'arrive par mes propres moyens jusqu'à ce point. Je cheminerai dans le fossé derrière la haie, mais toi vas... vas... oh ! vas chercher, cher ami ! Si tu savais ce que c'est que d'avoir ce mal. Et d'avoir l'espoir de guérir !..»

Le lépreux ne s'occupe plus de la nourriture. Il pleure et gesticule implorant son ami.

« Je pars, et toi, arrive. » L'ancien bossu s'éloigne au pas de course.

Abel descend péniblement dans le fossé qui côtoie la route, et qui est encombré de buissons poussés sur le fond desséché. Il y a tout juste au milieu un filet d'eau. La nuit descend pendant que le malheureux glisse parmi les touffes, toujours aux aguets d'un passant sur la route. Deux fois, il s'aplatit sur le fond : la première fois, c'est un cavalier qui passe au trot de sa monture, une seconde fois ce sont trois hommes avec une charge de foin qui se dirigent vers le pays. Puis, il continue.

Mais avant lui, Jésus arrive au petit bois avec Samuel. « Il va bientôt être ici. Il va lentement à cause de ses plaies. Prends patience. »

« Je ne suis pas pressé. »

« Tu le guériras ? »

« A-t-il la foi ? »

« Oh! ...il mourait de faim. Il voyait cette nourriture, après des années de privation et pourtant il a tout laissé après quelques bouchées, pour courir ici. »

« Comment l'as-tu connu ? »

« Tu sais... je vivais d'aumônes depuis mon malheur et je parcourais les chemins pour aller d'un lieu à l'autre. Je passais ici tous les sept jours et étais entré en relations avec ce pauvre malheureux... Un jour poussé par la faim, il s'était avancé sous un orage capable de mettre les loups en fuite jusqu'au chemin qui conduit au pays, en quête de quelque chose. Il fouillait les ordures comme un chien. J'avais dans ma besace du pain sec que m'avaient donné des personnes compatissantes, et j'ai partagé avec lui. Depuis lors, nous sommes amis et chaque semaine je reviens pour renouveler sa provision. Avec ce que j'ai: si j'ai beaucoup, c'est beaucoup; si c'est peu, c'est peu. Je fais ce que je puis comme si c'était mon frère. C'est depuis le soir que tu m'as guéri, sois-en béni, que je pense à lui... et à Toi. »

« Tu es bon, Samuel, et pour cela la grâce t'a visité. Qui aime, mérite tout de Dieu. Mais voici quelque chose parmi les buissons... »

« C'est toi, Abel ? »

« Oui, c'est moi. »

« Arrive. Le Maître t'attend ici, sous le noyer. »

Le lépreux sort du fossé et monte sur la berge, il la franchit et s'avance dans un pré. Jésus, adossé à un noyer très élevé, l'attend.

« Maître, Messie, Saint, aie pitié de moi ! » et il s'affale sur l'herbe aux pieds de Jésus. Le visage collé au sol, il dit encore: « Oh ! Mon Seigneur, si tu veux, tu peux me purifier ! » Puis il ose se mettre à genoux, tendre ses bras squelettiques, aux mains tordues et il tend son visage osseux, tout dévasté... Des larmes tombent de ses orbites malades que la lèpre a rongées.

Jésus le regarde avec tant de pitié. Il regarde ce fantôme qu'un mal horrible dévore et dont une vraie charité peut seule supporter le voisinage tant il est répugnant et malodorant. Et voici que Jésus tend une main, sa belle main droite et saine comme pour caresser le pauvret.

Celui-ci sans se lever, se rejette en arrière sur ses talons et crie: « Ne me touche pas ! Aie pitié de Toi ! »

Mais Jésus fait un pas en avant. Solennel, respirant une douce bonté, il pose ses doigts sur la tête dévorée par la lèpre et dit à pleine voix, d’une voix qui n'est qu'amour et pourtant impérieuse « Je le veux, sois purifié ! » La main reste quelques minutes sur la pauvre tête. « Lève-toi. Va trouver le prêtre. Accomplis ce que la Loi prescrit. Ne dis pas ce que je t'ai fait, mais, seulement soit bon, ne pèche plus jamais, Je te bénis. »

« Oh! Seigneur! Abel ! Mais tu es tout à fait guéri ! » Samuel, qui voit la transformation de son ami, crie de joie.

« Oui. Il est sain. Sa foi le lui a mérité. Adieu. La paix soit avec toi. »

« Maître ! Maître ! Maître ! Je ne te quitte plus. Je ne puis plus te quitter ! »

« Fais ce que veut la Loi. Puis, nous nous reverrons encore. Pour la seconde fois que ma bénédiction soit sur toi. »

Jésus s'éloigne en faisant signe à Samuel de rester. Et les deux amis pleurent de joie, pendant qu'à la lueur d'un quartier de lune ils retournent à la caverne pour s'arrêter une dernière fois à ce repaire infortuné.

C'est la fin de la vision.

27 – LE PARALYTIQUE GUERI DANS LA MAISON DE PIERRE A CAPHARNAUM

(Première Année de la vie publique ; Livre 2)

Je vois les rives du lac de Génésareth et je vois les barques des pécheurs tirées sur la rive. Là, adossés aux barques se trouvent Pierre et André, occupés à ranger les filets que les commis leur apportent tout dégoûtants, après les avoir débarrassés dans le lac des débris qui y sont restés accrochés. A une dizaine de mètres Jean et Jacques penchés sur leur barque, s'occupent à tout mettre en ordre, aidés par un garçon et par un homme de cinquante-cinq ans qui, je pense, est Zébédée car le garçon l'appelle « patron » et il ressemble tout à fait à Jacques.

Pierre et André, les épaules appuyées à la barque, travaillent, silencieusement à rattacher les mailles et les flotteurs en position. De temps à autre seulement ils échangent quelques paroles au sujet de leur travail qui, je le comprends a été infructueux. Pierre ne se plaint pas pour sa bourse vide, ni pour la fatigue inutile, mais il dit: « Cela me déplait... car comment ferons-nous pour donner de la nourriture à ces pauvres gens ? Il ne nous arrive que de rares offrandes et ces 10 deniers et 7 drachmes que nous avons reçus pendant ces quatre jours, je n'y touche pas. Seul le Maître doit nous indiquer à qui doit aller cet argent. Et Lui, ne revient pas avant le Sabbat ! Si nous avions fait bonne pêche ! ...Le menu fretin, je l'aurais cuisiné et donné à ces pauvres gens... et si quelqu'un s'était trouvé pour bougonner à la maison, cela ne m'aurait rien fait. Les gens bien portants peuvent aller aux vivres, mais les malades !... »

« Ce paralytique !... Et puis, ils ont déjà fait tant de chemin pour l'amener ici... » dit André.

« Écoute, frère, Moi je pense... qu'on peut rester séparés et je ne sais pas pourquoi le Maître ne nous veut pas toujours avec Lui. Au moins... je ne verrai plus ces pauvres gens que je ne puis secourir, et quand je les verrai, je pourrai leur dire: " Lui est ici ". »

« Je suis ici ! » Jésus s'est approché en marchant doucement sur le sable mou.

Pierre et André sursautent. Ils poussent un cri: « Oh ! Maître ! » Et ils appellent: « Jacques, Jean ! C'est le Maître, venez ! »

Les deux accourent et tous se serrent près de Jésus : C'est à qui baise son habit, à qui ses mains, Jean va jusqu'à Lui passer le bras autour de la taille et poser sa tête sur sa poitrine. Jésus le baise sur les cheveux.

« De quoi parliez-vous ? »

« Maître... nous disions que nous t'aurions bien voulu ici. »

« Pourquoi ? Amis. »

« Pour te voir et jouir de ta vue, et puis pour des pauvres et des malades. Ils t'attendent depuis deux jours et plus... J'ai fait ce que je pouvais. Je les ai mis là, tu vois, dans cette cabane, dans ce champ inculte. C'est là que les artisans qui s'occupent des barques travaillent aux réparations. J'y ai abrité un paralytique, un homme en proie à une forte fièvre, un enfant qui se meurt sur le sein de sa mère. Je ne pouvais les envoyer à ta recherche. »

« Tu as bien fait. Mais comment as-tu pu les secourir eux et ceux qui les ont amenés ? Tu m'as dit qu'ils sont pauvres ! »

« Certainement, Maître. Les riches ont des chars et des chevaux. Les pauvres n'ont que leurs jambes. Ils sont en trop mauvais état pour venir te trouver. J'ai fait comme j'ai pu. Regarde, voici l'obole que j'ai reçue. Je n'y ai pas touché. Tu t'en chargeras. »

« Pierre, tu pouvais la donner toi-même. Bien sûr ... mon Pierre je suis peiné qu'à cause de Moi tu aies eu reproches et fatigues. »

« Non, Seigneur, tu ne dois pas t'en affliger. Moi, je n'en souffre pas. Cela me peine seulement de n'avoir pu avoir plus de charité.. Mais crois-le, j'ai fait, nous avons tous fait ce que nous avons pu. »

« Je le sais. Je sais que tu as travaillé pour rien. Mais, en l'absence de la nourriture, ta charité reste vivante, active, sainte aux yeux de Dieu. »

Des enfants sont accourus en criant : « C'est le Maître ! C'est 1e Maître ! Voici Jésus, voici Jésus ! » Ils s'attachent à Lui qui les caresse tout en parlant à ses disciples.

« Simon, j'entre dans ta maison. Toi et vous autres allez dire que je suis arrivé et puis, amenez-moi les malades. »

Les disciples s'en vont rapidement dans plusieurs directions Mais, que Jésus soit arrivé, tout Capharnaüm le sait, grâce aux enfants qui semblent des abeilles sorties de la ruche pour aller aux fleurs : les maisons, dans ces cas, les rues, les places. Ils vont et viennent tout joyeux, portant la nouvelle aux mamans, aux passants, aux vieux qui sont assis au soleil et puis, ils reviennent se faire caresser encore par Celui qui les aime. L'un d’eux, hardi, lui dit: « Parle-nous, parle pour nous, Jésus, aujourd'hui. Nous t'aimons bien, tu sais, et nous sommes meilleurs que les hommes. »

Jésus sourit au petit psychologue et promet : « Je parlerai tout à fait pour vous. » Et suivi par les enfants, il va à la maison en saluant avec son salut de paix: « La paix soit dans cette maison. »

Les gens affluent dans la pièce qui est derrière, réservée aux filets, cordages, paniers, rames, voiles et provisions. On voit que Pierre l'a mise à la disposition de Jésus. Il a tout entassé dans un coin pour faire de la place. De là on ne voit pas le lac, on entend seulement le léger clapotement des vagues. On voit par contre le muret verdâtre du jardin avec la vieille vigne et le figuier feuillu. Il y a des gens jusque sur la route, débordant de la pièce dans le jardin, et de là sur le chemin.

Jésus commence à parler. Au premier rang, des gens qui se sont fait donner de la place avec des gestes autoritaires, et grâce à la crainte qu'ils inspirent au peuple, cinq personnages de haut rang. Leurs larges manteaux, leurs riches habits et leur orgueil, tout indique que ce sont des pharisiens et des docteurs. Jésus cependant tient à avoir autour de Lui ses petits. Une couronne de petits visages innocents, aux yeux clairs, aux sourires angéliques qui se dressent pour le contempler. Jésus parle, et tout en parlant, caresse de temps à autre la tête frisée d'un bambin qui s'est assis à ses pieds et tient sa tête appuyée sur ses genoux, avec ses bras croisés. Jésus parle assis sur un grand tas de filets et de paniers.

« "Mon bien-aimé est descendu dans son jardin, au parterre des parfums, pour se rassasier au milieu des jardins et cueillir des lys... Lui, se rassasie parmi les lys", ce sont les paroles de Salomon de David dont je descends, Moi, Messie d'Israël.

Mon jardin ! Quel jardin plus beau et plus digne de Dieu, du Ciel celui dont les fleurs sont les anges que Dieu a créés ? Et pourtant non. C'est un autre jardin qu'a voulu le Fils unique du Père, le Fils de l'homme, car pour l'homme, je me suis revêtu de chair sans laquelle je ne pourrais racheter les fautes de la chair de l'homme. Ce jardin aurait pu être de peu inférieur au jardin du Ciel, si, du Paradis terrestre s'étaient répandus, comme les douces abeilles au sortir d'une ruche, les fils d'Adam, les fils de Dieu, pour peupler la terre d'un peuple de saints tout entier destiné au Ciel. Mais l'Ennemi a semé les ronces et les épines au cœur d'Adam, et de là, ronces et épines se sont répandues sur la terre. Ce n'est plus un jardin, mais une forêt sauvage et cruelle où réside la fièvre et où se niche le serpent.

Mais pourtant le Bien-Aimé du Père a encore un jardin sur cette terre où règne Mammon. Le jardin où il va se rassasier de sa céleste nourriture : amour et pureté; le parterre où il cueille les fleurs qui lui sont chères, où ne se trouvent pas les taches de la sensualité, de la convoitise, de l'orgueil. Ceux-ci. (Jésus caresse le plus de bambins qu'il peut, passant 1a main sur la couronne des petites têtes attentives, une unique caresse qui les effleure et les fait sourire de joie.) Voici mes lys.

Salomon n'eut pas, au milieu de ses richesses, un vêtement plus beau que le lys qui parfume la vallée, ni de diadème d'une beauté plus immatérielle et plus resplendissante que celle du lys en son calice au teint de perle. Et pourtant, pour mon cœur, il n'y a pas de lys qui vaille un seul de ces tout petits. Il n'y a pas de parterre, il n'y a pas de jardin de riches, cultivé uniquement de lys, qui vaille autant qu'un seul de ces purs, innocents, sincères et simples enfants.

O hommes ! O femmes d'Israël ! O vous, grands et humbles pour la fortune, et la situation, écoutez ! Vous qui êtes ici pour me connaître et m'aimer, sachez donc quelle est la première condition pour être à Moi. Je ne vous dis pas des paroles difficiles. Je ne vous donne pas d'exemples plus difficiles encore. Je vous dis "Prenez exemple sur ceux-ci".

Qui d'entre vous n'a pas un fils, un neveu, un petit frère encore enfant, encore tout petit dans sa maison ? N'est-il pas repos, un réconfort, un lien entre les époux, entre les parents entre les amis, un de ces innocents dont l'âme est pure comme une aube sereine dont le visage dissipe les nuages et fait naître l'espoir, dont les caresses sèchent les larmes et déversent une force vitale ? Pourquoi en eux, un tel pouvoir ? En eux: faibles, désarmés, encore ignorants? Parce que en eux ils ont Dieu, ils ont la force et la sagesse de Dieu. La vraie sagesse : ils savent aimer et croire. Ils savent croire et vouloir. Ils savent vivre dans cet amour et dans cette foi. Soyez comme eux: simples, purs, aimants, sincères, croyants.

Il n'y a pas de sage en Israël qui soit plus grand que le plus petit de ceux-ci, dont l'âme est à Dieu et à laquelle appartient son Royaume. Bénis du Père, aimés par le Fils du Père, fleurs de mon jardin, que ma paix soit sur vous et sur ceux qui vous imiteront pour mon amour. »

Jésus a fini.

« Maître ! » crie Pierre du milieu de la foule, « il y a ici des malades. Deux peuvent attendre que tu sortes, mais celui-ci est bloqué par la foule... et puis il ne peut se tenir debout, et nous ne pouvons passer. Dois-je le renvoyer ? »

« Non, descendez-le par le toit. »

« Bien, nous le faisons tout de suite. »

On entend marcher sur le toit de la pièce qui ne faisant pas vraiment partie de la maison n'a pas de terrasse de ciment, mais une sorte de couverture de fascines sur lesquelles il y a quelque chose qui ressemble à des ardoises. Je ne sais quelle pierre ce peut être. On pratique une ouverture et avec des cordes on descend le grabat sur lequel se trouve l'infirme. Il arrive juste devant Jésus. La foule se presse plus encore, pour mieux voir.

« Tu as eu une grande foi comme aussi tes porteurs. »

« Oh ! Seigneur ! Comment ne pas l'avoir pour Toi? »

« C'est bien, Moi, je te dis : fils (l'homme est jeune) tous tes péchés te sont remis. »

L'homme le regarde en pleurant... Peut-être reste-t-il un peu insatisfait parce qu'il espérait une guérison corporelle. Les pharisiens et les docteurs chuchotent entre eux. Du nez, du front et de la bouche, ils font une grimace dédaigneuse.

« Pourquoi ces murmures, dans vos cœurs, plus encore que sur vos lèvres ? D'après vous, est-il plus facile de dire au paralytique : "Tes péchés te sont remis", ou bien : "Lève-toi, prends ton grabat et marche" ? Vous pensez que Dieu seul peut remettre les péchés, mais vous ne savez pas répondre à ce qu'il y a de plus grand, car cet homme, qui a perdu l'usage de ses facultés corporelles, a dépensé toutes ses ressources sans qu'on puisse le guérir. Il n'y a que Dieu qui ait ce pouvoir. Or, pour que vous sachiez que je peux tout, pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a pouvoir sur la chair et sur l'âme, sur la terre et au Ciel, je dis à cet homme : "Lève-toi, prends ton lit et marche. Va à ta maison et sois saint" »

L'homme se secoue, pousse un cri, se dresse debout, se jette aux pieds de Jésus, les baise et les caresse, pleure et rit à la fois et avec lui ses parents et la foule qui ensuite se range pour qu'il passe en triomphe et le suit en lui faisant fête. La foule, mais pas les cinq orgueilleux qui s'en vont hautains et raides comme des pieux.

De cette façon, la mère peut entrer avec son petit encore à la mamelle, mais absolument squelettique. Elle le tend à Jésus en lui disant seulement: « Jésus, tu les aimes, ces petits. Tu l'as dit. Au nom de ton amour, et de ta Mère !... » et elle pleure.

Jésus prend le poupon vraiment moribond, l'applique contre son cœur. Il le garde un moment contre sa bouche, avec son petit visage de cire, ses lèvres violacées, les paupières déjà closes. Un moment, il le garde ainsi... et quand il le détache de sa barbe blonde, le petit visage est rose, la petite bouche esquisse un sourire enfantin. Ses yeux regardent tout autour de lui, vivants et curieux. Ses mains, d'abord contractées, jouent dans la chevelure et la barbe de Jésus qui rit.

« Oh ! Mon fils ! » crie la maman bienheureuse. « Prends-le, femme, sois heureuse et bonne. »

Et la femme prend 1e bébé revenu à la vie, le serre sur son sein et le petit fait valoir tout de suite ses droits à la nourriture. Fouille, ouvre et tête, avide et heureux.

Jésus bénit et passe. Il va sur le seuil, où se trouve le malade qui a une forte fièvre.

« Maître, sois bon ! »

« Et toi aussi. Consacre à la justice les forces retrouvées,. » Il le caresse et sort.

Il va sur la rive, suivi, précédé, béni de nombreuses gens qui le supplient : « Nous, nous ne t'avons pas entendu. Nous ne pouvions pas entrer. Parle à nous aussi. »

Jésus fait signe que oui et comme la foule le serre à l'étouffer il monte sur la barque de Pierre. Cela ne suffit pas. On le suit jusqu'au banc de la barque. « Mets la barque à la mer et écarte toi un peu. »

C'est la fin de la vision

28 – LA PECHE MIRACULEUSE

(Première Année de la vie publique ; Livre 2)

La vision reprend sur ces paroles de Jésus: « Quand, au printemps, tout est en fleurs, l'homme des champs dit, content : "il y aura beaucoup de fruits" .Cet espoir met son cœur dans la jubilation. Mais, du printemps à l'automne, du mois des fleurs à celui des fruits, que de jours, que de vent, que de pluie et de soleil et de bourrasques doivent passer. Et puis, 1a guerre, ou la cruauté des puissants, les maladies des plantes, et puis les maladies de l'homme des champs. Alors les plantes ne sont plus déchaussées ou buttées, arrosées, tuteurisées, sarclées. Les arbres qui promettaient beaucoup de fruits se rabougrissent et meurent tout à fait ou perdent leur récolte !

Vous me suivez. Vous m'aimez. Vous, comme les plantes au printemps, vous vous parez de bonnes intentions, d'affectueux sentiments. Vraiment Israël dans cette aube de mon apostolat ressemble à nos douces campagnes au lumineux mois de Nisan. Mais, écoutez, comme brûlés par la sécheresse, vous verrez venir Satan qui vous desséchera de son souffle envieux. Puis le monde dont le vent glacial gèlera vos fleurs. Viendront les bourrasques des passions; et le dégoût comme une pluie persistante. Tous mes ennemis et les vôtres viendront faire périr tous les fruits des désirs qui avaient fleuri en Dieu.

Je vous en avertis, parce que je sais. Mais tout sera-t-il alors perdu, quand Moi, comme l'agriculteur malade, plus que malade : mort, je ne pourrai plus vous donner paroles et miracles ? Non. Je sème et cultive, tant que c'est mon temps, puis sur vous, ce sera la croissance et la maturation, si vous faites bonne garde.

Regardez ce figuier de la maison de Simon de Jonas, celui qui l'a planté n'a pas trouvé la place juste et favorable. Planté près d'un mur humide au nord, il serait mort, si, de lui-même, il n'avait pas voulu se protéger pour vivre. Et il a cherché le soleil et la lumière. Le voilà tout courbé, mais solide et fier qui, dès l'aurore boit le soleil et s'en fabrique un suc pour ses cent et cent et cent fruits si doux. Il s'est défendu tout seul. Il a dit : "Le Créateur m'a voulu pour donner à l'homme, joie et nourriture. Je veux qu'à son vouloir s'associe le mien ! " Un figuier ! Une plante muette ! Sans âme ! Et vous, fils de Dieu, fils de l'homme serez-vous inférieurs à cet arbre ?

Faites bonne garde pour donner des fruits de vie éternelle. Je vous cultive, et pour finir je vous donnerai un suc tel, qu'un plus puissant ne peut exister. Ne faites pas en sorte, non, que Satan ricane sur les ruines de mon travail, de mon sacrifice et de votre âme. Cherchez la lumière. Cherchez le soleil. Cherchez la force. Cherchez la vie. Je suis la Vie, la Force, le Soleil, la Lumière de celui qui aime. Je suis ici pour vous conduire là d'où Je suis venu. Je parle ici pour vous appeler tous et vous montrer la Loi des dix commandements qui donnent la vie éternelle. Je vous donne cette consigne d'amour: "Aimez Dieu et le prochain". C'est la condition première pour accomplir tout autre bien. Le plus saint des 10 commandements. Aimez. Ceux qui aimeront en Dieu, qui aimeront Dieu et dont Dieu sera le Seigneur, auront sur terre et au Ciel la paix qui sera pour eux une tente et une couronne. »

Les gens s'éloignent, à regret, après la bénédiction de Jésus. Il n'y a pas de malades, ni de pauvres.

Jésus dit à Simon : « Appelle les deux autres. Nous allons sur le lac jeter 1e filet. »

« Maître, j'ai les bras rompus d'avoir jeté et relevé le filet toute la nuit, et pour rien. Le poisson est au fond et qui sait où. »

« Fais ce que je te dis, Pierre. Écoute toujours Celui qui t'aime. »

« Je ferai ce que tu dis par respect pour ta parole » et il appelle à haute voix les commis et aussi Jacques et Jean. « Nous allons à la pêche. Le Maître le veut. » Et pendant qu'ils s'éloignent, il dit à Jésus : « Pourtant, Maître, je t'assure que ce n'est pas l'heure favorable. A cette heure les poissons, qui sait où ils sont à se reposer !... »

Jésus assis à la proue sourit et se tait.

Ils font un arc de cercle sur le lac, et puis, jettent le filet. Quelques minutes d'attente et puis la barque est secouée étrangement attendu que, sous le soleil déjà haut sur l'horizon le lac est lisse comme du verre fondu.

« Mais ce sont les poissons, Maître ! » dit Pierre, les yeux écarquillés.

Jésus sourit et se tait.

« Hissez ! hissez ! » ordonne Pierre aux commis. Mais la barque penche du côté du filet. « Ohé ! Jacques ! Jean ! Vite ! Venez ! Avec des rames ! Vite ! »

Ils accourent et les efforts des mariniers réussissent à hisser 1e filet sans abîmer la proie.

Les barques accostent. Elles sont exactement l'une contre l'autre. Un panier, deux, cinq, dix. Ils sont tous remplis d'une proie stupéfiante et il y a encore tant de poissons qui frétillent dans le filet : argent et bronze vivants qui s'agitent pour échapper à 1a mort. Alors il n'y a plus qu'une solution: renverser dans le fond de la barque ce qui reste dans le filet. On le fait et alors c'est tout un frémissement de vies qui agonisent. Les pécheurs ont le pieds dans cette surabondance, jusqu'au dessus de la cheville et les barques s'enfoncent au delà de la ligne de flottaison à cause de la charge excessive.

« A terre ! Virez ! Faites force de voiles ! Attention au fond ! Préparez les perches pour empêcher le heurt. Il y a trop de poids ! »

Tant que dure la manœuvre, Pierre ne réfléchit pas. Mais une fois débarqué, il ouvre les yeux et comprend. Il est tout effrayé « Maître Seigneur ! Éloigne-toi de moi ! Je suis un homme pécheur. Je ne suis pas digne d'être auprès de Toi ! » Il est à genoux sur 1a grève humide.

Jésus le regarde et sourit. « Lève-toi ! Suis-moi ! Je ne te lâche plus. Désormais tu seras pêcheur d'hommes et avec toi, tes compagnons que voici. Ne craignez plus rien, je vous appelle. Venez !

« Tout de suite, Seigneur. Vous autres, occupez-vous des barques, portez tout à Zébédée et à mon beau-frère. Allons, tous pour Toi, Jésus ! Que l'Éternel soit béni pour ce choix. »

Et la vision prend fin.

30 – JESUS FAIT LE MRACLE DE LA LAME BRISEE A LA PORTE DES POISSONS

(Première Année de la vie publique ; Livre 2)

Je vois Jésus qui va tout seul sur un chemin ombragé, on dirait dans une fraîche petite vallée bien arrosée. Je dis une petite vallée car elle est encaissée entre deux élévations du sol et au centre passe un petit cours d'eau.

Le lieu est désert, à l'heure matinale. Le jour doit à peine pointer, une belle journée tranquille du commencement de l'été, et à part les chants des oiseaux dans les arbres - ce sont surtout des oliviers principalement sur la colline de gauche, alors que l'autre plus dépouillée, a des arbustes bas : lentisques, acacias épineux, agaves, etc... – à part ces chants et le triste roucoulement des tourterelles sauvages qui font leurs nids dans les creux d'une colline, plus aride, on n'entend rien. Le petit torrent lui-même, dont les eaux peu abondantes coulent au centre de son lit, semble ne faire aucun bruit et s'en va, réfléchissant dans ses eaux la verdure qui l'entoure et lui donne une couleur d'émeraude foncée.

Jésus franchit un petit pont primitif : un tronc à moitié équarri, jeté sur le torrent, sans garde fou, sans rien pour se protéger, et il continue son chemin sur l'autre rive.

Maintenant, on voit des murs et des portes et des marchands de légumes et de victuailles qui se pressent aux portes encore fermées pour entrer dans la ville. Les ânes braient et se bagarrent. Les propriétaires eux-mêmes ne plaisantent pas. Insultes et même, coups pleuvent non seulement sur les échines des ânes, mais aussi sur les têtes des hommes.

Deux hommes en viennent sérieusement aux mains à cause de l'âne de l'un d'eux, qui s'est servi dans le panier de laitues de l'autre, et en a mangé beaucoup ! Ce n'est peut-être qu'un prétexte pour rallumer une ancienne querelle. De fait on sort de dessous les vêtements deux coutelas, courts et larges comme la main : c'est semble-t-il des dagues courtes mais bien affilées. Elles brillent au soleil. Cris des femmes, brouhaha des hommes. Mais personne n'intervient pour séparer les deux qui se préparent à un duel rustique.

Jésus, qui s'avançait, méditatif, lève la tête, voit la scène et à pas très rapides accourt entre les deux. "Arrêtez, au Nom de Dieu !" il ordonne.

"Non! Je veux en finir avec ce chien maudit !"

"Moi aussi ! Tu nous tiens par la frange ? Je te ferai une frange avec tes entrailles."

Les deux tournent autour de Jésus, le bousculant, l'insultant pour qu'il ne les sépare plus, cherchant à s'atteindre sans y réussir parce que Jésus, avec des mouvements de son manteau dévie les coups et leur bouche la vue. Il en a même le manteau lacéré. La foule crie : "Dégage-toi, Nazaréen et tire-toi de là." Mais Lui ne bouge pas et tâche de les calmer, recommandant l'esprit à Dieu. Inutile ! La colère rend fous les deux combattants.

Jésus va faire un miracle. Il ordonne une dernière fois: "Je vous commande d'arrêter."

"Non ! Éloigne-toi ! Va ton chemin, chien de Nazaréen !" Alors Jésus étend les mains, avec son aspect de puissance fulgurante. Il ne dit pas une seule parole, mais les lames tombent en morceaux par terre comme des lames de verre qu'on aurait heurtées contre un rocher.

Les deux regardent les poignées courtes qui leur restent entre les mains. La stupeur fait tomber la colère. La foule aussi crie stupéfaite.

"Et maintenant ?" demande Jésus avec sévérité. "Où est votre force ?"

Jusqu'aux soldats, de garde à la porte, accourus aux derniers cris regardent avec stupeur et l'un d'eux se penche pour ramasser des morceaux des lames et les essaie sur l'ongle, ne pouvant croire que c'est de l'acier.

"Et maintenant ?" répète Jésus. "Où est votre force ? Sur quoi basez-vous votre droit ? Sur ces morceaux de métal, qui maintenant ne sont plus que des débris dans la poussière ? Sur ces morceaux de métal qui n'avaient d'autre force que celle du péché de colère contre un frère, vous dépouillant par ce péché de toute bénédiction de Dieu et par conséquent de toute force ? Oh ! Malheureux ceux qui se basent sur des moyens humains pour vaincre, et ignorent que ce n'est pas la violence mais la sainteté qui rend victorieux sur terre et au-delà ! Car Dieu est avec les justes.

Écoutez tous, vous d'Israël, et vous aussi soldats de Rome. La Parole de Dieu parle pour tous les fils d'hommes; et ce ne sera pas le Fils de l'homme qui la refusera aux Gentils.

Le second des commandements du Seigneur est celui de l'amour du prochain. Dieu est bon et veut la bienveillance parmi ses fils. Celui qui manque de bienveillance pour son prochain ne peut se dire fils de Dieu et ne peut avoir Dieu avec lui. L'homme n'est pas un animal sans raison qui attaque et comme ayant droit à une proie. L'homme a une raison et une âme. Par la raison, il doit savoir se conduire en homme. Par l'âme il doit savoir se conduire en saint. Celui qui n'agit pas ainsi se met au-dessous des animaux. Il s'abaisse jusqu'à embrasser les démons, car il leur livre son âme par le péché de colère. Aimez. Je ne vous dis pas autre chose. Aimez votre prochain comme le Seigneur Dieu d'Israël le veut. Ne soyez pas du sang de Caïn. Et pourquoi l'êtes-vous ? Pour un peu d'argent, vous qui pouviez être homicides. D'autres pour un lopin de terre. Pour une meilleure place. Pour une femme. Que sont toutes ces choses ? Éternelles ? Non, elles durent moins que la vie qui n'est qu'un instant de l'éternité. Et que perdez-vous en les recherchant ? La paix éternelle qui est promise aux justes et où le Messie vous conduira ensemble à son Royaume. Venez sur le chemin de la Vérité. Suivez la Voix de Dieu. Aimez-vous. Soyez honnêtes. Soyez continents. Soyez humbles et justes. Allez et méditez."

"Qui es-tu, Toi qui dis de semblables paroles et dont la volonté brise les épées ? Un seul fait ces choses : le Messie. Même Jean le Baptiste n'est pas plus que Lui. Es-tu peut-être le Messie ?" se demandent trois ou quatre qui sont là.

"Je le suis."

"Toi ! Es-tu celui qui guérit les maladies et prêche Dieu en Galilée ?"

"Je le suis."

"J'ai une vieille maman qui meurt. Sauve-la :"

"Et moi, tu vois ? Je suis en train de perdre mes forces par les souffrances. J'ai des enfants encore tout petits. Guéris-moi !"

"Rentre à ta maison. Ta mère ce soir te préparera le repas. Et toi, sois guéri, Je le veux !"

La foule pousse un cri. Puis, elle demande: "Ton Nom ! Ton Nom !"

"Jésus de Nazareth :"

"Jésus ! Jésus ! Hosanna ! Hosanna !" La foule est en allégresse. Les ânes peuvent faire ce qu'ils veulent. Personne n'en a plus cure. Des mères accourent de l'intérieur de la ville, on se rend compte que le bruit du miracle s'est répandu. Elles lèvent leurs bébés. Jésus les bénit et sourit. Il cherche à fendre la foule, le cercle des gens qui l'acclament pour entrer dans la cité et aller où il veut. Mais la foule ne veut rien savoir. "Reste avec nous ! En Judée ! En Judée ! Nous sommes fils d'Abraham, nous aussi !" crie-t-elle.

"Maître !" C'est Judas qui arrive vers Lui. "Maître tu m'as devancé. Mais qu'arrive-t-il ?"

"Le Rabbi a fait un Miracle ! Pas en Galilée; ici, c'est ici avec nous que nous le voulons."

"Tu le vois, Maître ? Tout Israël t'aime et il est juste que tu restes ici aussi. Pourquoi t'en al1er ?"

"Je ne me dérobe pas, Judas. Je suis venu exprès seul pour que la rudesse des disciples galiléens ne heurte pas la susceptibilité juive. Je veux rassembler toutes les brebis d'Israël sous le sceptre de Dieu."

"C'est pour cela que je t'ai dit: "prends-moi". Je suis juif et je sais comment prendre mes concitoyens. Tu resteras donc à Jérusalem ?"

"Peu de jours. Pour attendre un disciple juif, lui aussi. Puis j'irai à travers la Judée..."

"Oh ! je viendrai avec Toi. Je t'accompagnerai. Tu viendras dans mon pays. Je te conduirai à ma maison. Tu viendras, Maître ?"

"Je viendrai... Du Baptiste, toi qui es juif et vis près des puissants, ne sais-tu rien ?"

"Je sais qu'il est encore en prison, mais qu'ils veulent le libérer car la foule menace de se révolter si on ne lui rend pas son Prophète. Tu le connais ?"

"Je le connais."

"Tu l'aimes ? Que penses-tu de lui ?"

"Je pense qu'il n'y a eu personne de plus grand que lui qui est semblable à Elie."

"Le considères-tu vraiment comme le Précurseur ?"

"Oui, il l'est. C'est l'étoile du matin qui annonce le soleil. Heureux ceux qui se sont préparés à la venue du soleil à travers sa prédication."

"Il est très sévère, Jean."

"Pas plus pour les autres que pour lui."

"C'est vrai, mais il est difficile de le suivre dans sa pénitence Toi, tu es plus bon et il est facile de t'aimer."

"Et pourtant..."

"Et pourtant, Maître ?"

"Et pourtant comme on le hait pour son austérité, on me haïra pour ma bonté, parce que l'une et l'autre annoncent Dieu, et Dieu est haï par les méchants. Mais il est dit qu'il en sera ainsi. Comme il me précède dans la prédication, ainsi il me précèdera dans la mort. Malheur pourtant aux assassins de la Pénitence et de la Bonté."

"Pourquoi, Maître, ces tristes pressentiments ? La foule t'aime tu le vois..."

"Parce que la chose est certaine. La foule humble, oui, elle m'aime. Mais la foule n'est pas toute humble ni composée d'humbles. Mais mon pressentiment n'est pas tristesse. C'est la vision tranquille de l'avenir et l'adhésion à la volonté du Père qui m'a envoyé pour cela. Et c'est pour cela que je suis venu. Nous voilà au Temple. Moi je vais au Bel Midrash, pour enseigner les foules. Reste si tu veux."

"Je resterai à tes côtés. Je n'ai qu'un seul but : te servir et te faire triompher."

Ils entrent au Temple et tout se termine.

59 - GUERISON DE LA BELLE DE COROZAIN. PREDICATION A LA SYNAGOGUE DE CAPHARNAÜM

(Première Année de la vie publique ; Livre 2)

Jésus sort de la maison de la belle-mère de Pierre en même temps que ses disciples, à l'exception de Jude Thaddée. C'est d'abord un garçon qui le voit et le fait savoir, même à ceux qui ne veulent pas le savoir. Jésus est sur la rive du lac, assis sur le bord de la barque de Pierre et il est tout de suite entouré de citadins qui fêtent son retour. Ils Lui font mille demandes. Jésus leur répond avec son insurpassable patience, souriant et tranquille comme si tout ce bavardage était une harmonie céleste.

Le chef de la synagogue vient aussi. Jésus se lève pour le saluer. Leur salut réciproque est plein de la solennité orientale. « Maître, puis-je compter sur Toi pour l'instruction au peuple ? »

« Certainement, si tu le désires et le peuple aussi. »

« Nous l'avons désiré tous ces derniers temps. Eux peuvent le dire. » Le peuple, en effet, le confirme avec un nouveau cri.

« Et alors, au milieu de la soirée, je serai chez toi. Pour l'instant, partez tous. Je dois aller trouver quelqu'un qui me désire. »

Les gens s'éloignent à contre cœur, pendant que Jésus avec Pierre et André s'en vont sur le lac avec la barque. Les autres disciples restent à terre.

La barque fait un court trajet à la voile et puis les deux pêcheurs la poussent dans une crique entre deux collines peu élevées. Ces collines paraissent n'en avoir été, à l'origine, qu'une seule qui s'est creusée au milieu, par l'érosion ou un tremblement de terre, formant un fjord minuscule qui, n'étant pas norvégien, n'est pas peuplé de sapins, mais seulement d'oliviers ébouriffés qui ont poussé on ne sait comment, sur les pentes escarpées entre des rochers éboulés et d’autres qui affleurent. Ils entrelacent leurs frondaisons tordues par les vents qui viennent du lac et, qui ici doivent souffler fort. Elles forment une sorte de toit sous lequel écume un petit torrent capricieux, tout bruyant parce que tout en cascades, tout écumant avec ses chutes d'un mètre à l'autre, mais en réalité comme un nain parmi les cours d'eau.

André saute à l'eau pour accoster la barque au plus près et l'attacher à un tronc d'olivier, pendant que Pierre cargue la voile et installe une planche pour faire un pont à Jésus. « Pourtant » dit-il « je te conseillerais de te déchausser, de quitter le vêtement et de faire comme nous. Ce fou (et il indique le petit torrent) fait tournoyer l'eau du lac et le pont n'est pas sûr avec ce roulis. »

Jésus obéit sans discuter. Une fois à terre, on reprend les sandales et Jésus reprend aussi son long vêtement. Les autres restent avec leurs sous-vêtements foncés. « Où est-elle ? » demande Jésus.

« Elle se sera sauvée, en entendant des voix. Tu sais... avec ce qu'elle a sur elle... »

« Appelle-la. »

Pierre crie à haute voix : « Je suis le disciple du Rabbi de Capharnaüm et le Rabbi est ici. Sors. »

Personne ne donne signe de vie.

« Elle est méfiante » explique André. « Un jour, il y eut quelqu'un qui l'appela en disant : "Viens, voilà de la nourriture", et puis il la reçut à coups de pierres. Nous l'avons vue alors pour la première fois, parce que, moi du moins, je ne me souvenais pas du temps où elle était la Belle de Corozaïn. »

« Et qu'avez-vous fait, alors ? »

« Nous lui avons jeté un pain et des poissons et un lambeau de toile, un morceau de voile déchirée que nous avions pour nous essuyer, parce qu'elle était nue. Puis nous nous sommes enfuis pour ne pas nous contaminer. »

« Comment êtes-vous revenus, alors ? »

« Maître... Tu étais parti et nous ne pensions qu'à te faire connaître toujours plus. Nous avons pensé à tous les malades, à tous les aveugles, aux estropiés, aux muets... et aussi à elle. Nous avons dit : "Essayons". Tu sais... beaucoup... oh ! Par notre faute certainement, nous ont traités de fous et n'ont pas voulu écouter. D'autres, au contraire, nous ont cru. A elle, c'est moi qui ai parlé. Je suis venu seul, avec la barque au clair de lune. Je l'appelais, je lui disais : "Sur la pierre, au pied de l'olivier, il y a du pain et des poissons. Viens sans crainte", et je m'en allais. Elle devait attendre de me voir disparaître, car je ne la voyais jamais. La sixième fois, je la vis debout sur la rive exactement où tu es. Elle m'attendait. Quelle horreur ! Je ne m'enfuis pas car je pensais à Toi... Elle me dit : "Qui es-tu ? Pourquoi as-tu pitié ?"

Je lui dis : "Parce que je suis disciple de la Pitié".

"Qui est-il ?"

"C'est Jésus de Galilée".

"Et il vous enseigne à avoir pitié de nous ?".

"De tout le monde".

"Mais, tu sais qui je suis ?".

"Tu es la Belle de Corozaïn, maintenant, la lépreuse ".

"Et même pour moi, il y a de la pitié ?"

"Lui dit que sa pitié s'adresse à tous, et nous, pour être comme Lui, nous devons avoir de la pitié pour tous".

Ici, Maître, la lépreuse a blasphémé sans le vouloir. Elle a dit : "Alors, Lui aussi doit avoir été un grand pécheur".

Je voulais lui dire : "Sois maudite à cause de ta langue, mais je lui ai dit : "Non, c'est le Messie, le saint de Dieu". Je ne lui ai pas dit autre chose parce que j'ai pensé : "Dans sa détresse, elle ne peut penser à la miséricorde divine". Alors, elle s'est mise à pleurer et elle a dit : "Oh ! S'il est le Saint, il ne peut, il ne peut avoir pitié de la Belle. Pour la lépreuse, il pourrait... mais pour la Belle, non. Et moi qui espérais..."

J'ai demandé : "Qu'espérais-tu, femme ?"

"La guérison... retourner dans le monde... parmi les hommes... mourir mendiante, mais parmi les hommes... non comme une bête fauve, dans une tanière de fauves à qui je fais horreur".

Je lui ai dit : "Me jures-tu que si tu reviens au monde tu seras honnête ?"

Et elle: " Oui, Dieu m'a punie justement pour mes péchés. Je me repens profondément. Mon âme subit l'expiation, mais déteste le péché, éternellement ".

Il m'a semblé alors pouvoir lui promettre en ton nom le salut. Elle m'a dit: " Reviens, reviens encore... Parle-moi de Lui. Que mon âme le connaisse avant que mon oeil ne le voie... ". Et je venais lui parler de Toi, comme je sais... »

« Et Moi, je viens apporter le salut à la première convertie de mon André » (c'est André, en effet qui a toujours parlé pendant que Pierre s'en est allé, remontant le torrent en sautant de pierre en pierre, appelant la lépreuse).

Enfin, elle montre son horrible visage entre les branches d'un olivier. Elle voit et pousse un cri.

« Et descends donc » crie Pierre. « Je ne veux pas te lapider. Là, tu le vois, c'est le Rabbi Jésus. »

La femme se laisse dévaler sur la pente. Je m'exprime ainsi tant elle descend rapidement et elle arrive aux pieds de Jésus avant que Pierre revienne près du Maître. « Pitié, Seigneur ! »

« Peux-tu croire que Moi je puis avoir pitié ? »

« Oui, parce que tu es saint et que je suis repentie. Je suis le Péché, mais tu es la Miséricorde. Ton disciple a été le premier à avoir de la miséricorde pour moi. Il est venu me donner du pain et la foi. Purifie-moi, Seigneur, mais l'âme avant la chair, car je suis trois fois impure, et si tu dois me donner une purification, une seule, voilà, je te la demande pour mon âme pécheresse. Avant d'avoir entendu tes paroles que lui me répétait, je disais : "Guérir pour retourner parmi les hommes". Maintenant que je sais, je dis : "Guérir pour avoir la vie éternelle". »

« Et je te donne le pardon. Rien d’autre que cela, pourtant... »

« Bénis sois-tu ! Je vivrai en paix avec Dieu dans ma tanière... libre... oh ! Délivrée des remords et des peurs. Plus peur de la mort, maintenant que je suis pardonnée ! Plus peur de Dieu, maintenant que tu m'as absoute ! »

« Vas au lac, lave-toi et restes-y jusqu'à ce que je t'appelle. » La femme, misérable fantôme de femme squelettique, rongée par la lèpre, à la chevelure en désordre, raide, toute blanche, se lève et descend dans l'eau du lac, elle s'y plonge avec son vêtement en loques qui la couvre bien peu.

« Pourquoi l'as-tu envoyée se laver ? Il est vrai que sa puanteur rendrait malade, mais... je ne comprends pas »dit Pierre.

« Femme: sors et viens ici. Prends le linge qui est sur la branche » (c'est le linge avec lequel Jésus s'est essuyé après le passage à gué de la barque à la terre).

La femme obéit et sort, toute nue, car elle a laissé ses loques dans l'eau, pour prendre le linge sec. Le premier à s'écrier, c'est Pierre qui la regarde, pendant qu'André, plus réservé, lui tourne le dos. Mais en entendant son frère, il se retourne et crie à son tour. La femme avait les yeux tellement fixés sur Jésus, qu'elle ne s'occupait de rien d'autre. En entendant ces cris, en voyant ces mains qui attirent sur elle l'attention, elle se regarde... Elle constate qu'en même temps que ses loques, elle a laissé sa lèpre dans le lac. Elle ne court pas, comme on pourrait le penser. Elle se laisse tomber sur la rive, se pelotonne sur elle-même, honteuse de sa nudité, émue au point qu'elle demeure incapable d'autre chose que de pleurer en une lamentation longue, interminable, plus déchirante que des cris.

Jésus s'approche... arrive près d'elle... jette sur elle le linge, lui fait sur la tête une légère caresse et lui dit : « Adieu. Sois bonne. Tu as mérité la grâce par la sincérité de ton repentir. Grandis dans la foi au Christ. Et obéis à la loi de la purification. »

La femme pleure, toujours, toujours, toujours... C'est seulement quand elle entend le bruit de la planche que Pierre retire sur la barque, qu'elle lève la tête, tend les bras et crie : « Merci, Seigneur. Merci, béni. Oh! Béni, béni !... »

Jésus lui fait un geste d'adieu avant que la barque contourne l'éperon du petit fiord et disparaît...

...Jésus, qui est maintenant avec tous ses disciples, entre dans la synagogue de Capharnaüm, après avoir traversé la place et le chemin qui y conduit. La nouvelle du nouveau miracle doit déjà s'être répandue car il y a beaucoup de chuchotements et beaucoup de commentaires.

Voilà que sur le seuil de la porte de la synagogue, je vois le futur apôtre Mathieu. Il est là, on dirait qu'il se demande s'il doit entrer ou sortir, je ne sais s'il est honteux ou ennuyé par tous les clins d’œil qui le désignent et même de quelque épithète peu agréable qu'on lui adresse. Deux pharisiens, drapés dans leurs manteaux, les serrent soigneusement contre eux, comme s'ils avaient peur d'attraper la peste en effleurant le vêtement de Mathieu.

Jésus, en entrant, le fixe un instant, et pour un instant il s'arrête. Mais Mathieu baisse la tête. C'est tout.

A peine l'a-t-on dépassé que Pierre dit à Jésus : « Sais-tu qui est cet homme frisé, parfumé plus qu'une femme ? C'est Mathieu, notre percepteur ...Que vient-il faire ici ? C'est la première fois. Il n'a peut-être pas trouvé les compagnons, les compagnes surtout, avec lesquels il passe le sabbat, dépensant en orgies ce qu'il nous extorque en taxes doublées et triplées pour avoir de l'argent pour le fisc et pour sa conduite vicieuse. »

Jésus regarde Pierre si sévèrement que Pierre rougit comme un coquelicot et baisse la tête, en s'arrêtant, de sorte qu'il passe du premier rang au dernier du groupe des apôtres.

Jésus a pris place. Après des cantiques et des prières faites avec le peuple, il se retourne pour parler. Le chef de la synagogue Lui demande s'il veut un rouleau, mais Jésus répond : « Je n'en ai pas besoin. J'ai déjà le sujet. »

Et il commence : « Le grand roi d'Israël, David de Bethléem, après avoir péché, pleura, le cœur contrit, criant à Dieu son repentir et demandant à Dieu son pardon. David avait eu l'esprit obscurci par le brouillard des sens, et cela l'avait empêché de voir le Visage de Dieu et de comprendre ses paroles.

J'ai dit: le Visage. Dans le cœur de l'homme, il est un point qui garde le souvenir du Visage de Dieu, un point particulièrement choisi qui est notre "Saint des Saints" d'où lui viennent les saintes inspirations et les saintes résolutions, un endroit qui parfume comme un autel, qui brille comme un bûcher, résonne de chant: comme la demeure des séraphins. Mais, quand le péché répand en nous sa fumée, voici que ce point s'assombrit tellement que disparaissent la lumière, le parfum, les chants, et il ne reste que l'odeur suffocante d'une lourde fumée et un goût de cendre. Mais quand la clarté revient, parce qu'un serviteur de Dieu la porte au malheureux sans lumière, voilà qu'alors il voit sa laideur, sa déchéance et, horrifié de lui-même, s'écrie comme le roi David "Aie pitié de moi, Seigneur, selon ta grande miséricorde et, à cause de ton infinie bonté, lave-moi de mon péché". Il ne dit pas : "Je ne puis être pardonné, et pour cela je reste dans mon péché", mais il dit : "Je suis humilié, j'ai le cœur brisé, mais, je t'en prie, Toi qui sais comment je suis né dans le péché, de m'asperger et de m'inonder pour que je redevienne semblable à la neige des cimes". Mais, il dit encore : "Ce ne sera pas pour moi un holocauste de béliers et de bœufs, mais un vrai brisement de mon cœur, car je sais que c'est ce que Tu veux de nous et que Tu ne le méprises pas".

Voilà ce que disait David après son péché et après que Nathan le serviteur du Seigneur, l'eut amené à se repentir. C'est encore ça et à plus forte raison, que doivent dire les pécheurs, maintenant que le Seigneur leur envoie non pas un de ses serviteurs, mais le Rédempteur lui-même, son Verbe. C'est Lui le Juste, le Maître non seulement des hommes mais des êtres célestes et des infernaux. Il est sorti du milieu de son peuple, comme sort de l'aurore la lumière qui, au lever matinal du soleil, resplendit dans un air sans nuages.

Vous avez déjà lu comment l'homme, proie de Mammon, est plus faible qu'un poitrinaire qui va mourir, même si auparavant il était le fort. Vous savez comment Samson fut réduit a rien après avoir cédé à la sensualité. Je veux que vous connaissiez la leçon que nous donne Samson, fils de Manoah, destiné à vaincre les Philistins qui opprimaient Israël. La première condition pour remplir sa mission était que, dès sa conception, il fut tenu vierge de tout ce qui excite les sens, et associe les viscères de l'homme à des chairs impures : c'est à dire le vin et les viandes grasses qui allument dans les reins un feu impur. La seconde condition, pour être le libérateur, était qu'il fût consacré au Seigneur dès l'enfance et le restât dans un nazirat perpétuel. Consacré est celui qui se garde non seulement dans une sainteté extérieure, mais dans une sainteté intérieure.

Mais la chair, c'est la chair, et Satan c'est la Tentation. Et la Tentation se sert pour combattre Dieu dans un cœur et dans ses saints décrets, de la chair qui excite l'homme, celle de la femme. Voici alors la force du "fort" trembler et il devient un faible qui gâche les prérogatives que Dieu lui avait accordées. Et maintenant, écoutez : Samson fut lié avec sept cordes de nerfs frais, avec sept cordes neuves, fixé au sol avec sept tresses de ses cheveux. Et il avait toujours vaincu. Mais on ne met pas en vain à l'épreuve le Seigneur, pas même en sa bonté. Ce n'est pas permis. Lui pardonne, pardonne, pardonne. Mais Il exige la volonté de sortir du péché pour continuer à pardonner. Sot est celui qui dit : "Seigneur, pardon" et ensuite ne fuit pas ce qui le pousse continuellement au péché ! Samson, victorieux trois fois, n'a pas fuit Dalila, la sensualité, le péché, et ennuyé jusqu'à la mort, dit le Livre, et sa force d'âme une fois amoindrie, dit encore le Livre, il révéla le secret : "Ma force réside dans mes sept tresses".

N'y a-t-il personne parmi vous, qui, las de la grande lassitude du péché, ne sente s'affaiblir son âme, car rien n'accable autant que la conscience du mal consenti, et ne se trouve sur le point de se livrer vaincu à l'Ennemi ? Non, qui que tu sois, non, ne le fais pas. Samson livra à la tentation le secret de vaincre ses sept vertus : les sept tresses symboliques, ses vertus, c'est-à-dire sa fidélité au nazirat. Il s'endormit fatigué sur le sein de la femme et fut vaincu. Aveugle, esclave, impuissant pour avoir refusé de rester fidèle à son vœu. Il ne redevint le "fort", le "libérateur" que lorsque, dans la douleur d'un vrai repentir, il retrouva sa force. Repentir, patience, constance, héroïsme et puis, ô pécheurs, je vous promets que vous serez vos propres libérateurs. En vérité je vous dis qu'il n'est pas de baptême qui vaille, ni de rite qui serve, s'il n'y a pas le repentir et la volonté de renoncer au péché. En vérité je vous le dis qu'il n'y a pas pécheur si grand qu'il ne puisse faire renaître par ses pleurs de repentir les vertus que le péché a arrachées de son cœur.

Aujourd'hui une femme, une pécheresse d'Israël, punie par Dieu de son péché, a obtenu miséricorde par son repentir. J'ai dit : miséricorde. Ils en auront moins ceux qui n'en eurent pas pour elle et sur la pauvre déjà punie s'acharnèrent sans pitié. Ces gens-là n'avaient-ils pas en eux la lèpre de leur faute ? Que chacun s'examine... et aie pitié pour mériter, pour lui-même, la pitié. Je vous tends la main pour cette repentie qui revient parmi les vivants après avoir été reléguée parmi les morts. C'est Simon de Jonas, pas Moi qui recueillera l'obole pour la repentie, qui sur le point de quitter la vie, revient à la Vie véritable. Et ne murmurez pas vous, les grands. Ne murmurez pas. Je n'étais pas au monde quand elle était la Belle. Vous, vous y étiez. Et avec ça, je n'ajoute plus rien. »

« Tu nous accuses d'avoir été ses amants ? » demande avec rancœur un des deux anciens.

« Que chacun considère son cœur et sa conduite. Pour moi, je n'accuse pas. Je parle au nom de la Justice. Partons. » Et Jésus sort avec les siens.

Mais Judas Iscariote se trouve retenu par deux hommes qui semblent le connaître assez. J’entends qu'ils disent : « Même toi, tu es avec Lui ? Est-il saint, réellement ? »

L'Iscariote a une de ses répliques imprévues : « Je vous souhaite d'arriver au moins à comprendre sa sainteté. »

« Mais pourtant c'est le sabbat qu'il a guéri. »

« Non. Il a pardonné le jour du sabbat. Quel jour est plus indiqué pour le pardon que le sabbat ? Ne me donnez-vous rien pour celle qui a été rachetée ? »

« Nous ne donnons pas notre argent aux prostituées. C'est l'offrande pour le Temple saint. »

Irrévérencieusement, Judas éclate de rire et les plante là pour rejoindre le Maître. Jésus va rentrer dans la maison de Pierre qui est en train de lui dire : « Voilà, le petit Jacques, au sortir de la synagogue, m'a donné aujourd'hui deux bourses au lieu d'une, et toujours de la part de cet inconnu. Mais qui est-il, Maître ? Tu le sais... Dis-le moi. »

Jésus Sourit : « Je te le dirai quand tu auras appris à ne médire de personne. »

Et tout prend fin.

68- GUERISON DE JEANNE DE CHOUZA

PRES DE CANA

(Première Année de la vie publique ; Livre 2)

Les disciples sont à l'arrière de la maison en train de souper dans le grand atelier de Joseph. L'établi sert de table et tout ce qu'il faut se trouve dessus. Mais je vois que l'atelier sert aussi de dortoir. Sur les deux autres tables de menuisier, il y a des nattes qui se changent en couchettes et on a mis le long des murs de petits lits bas (des nattes sur des claies). Les apôtres parlent entre eux et avec le Maître.

"Alors, il est vrai que tu vas sur le Liban ?" demande l'Iscariote.

"Je ne fais jamais de promesses pour ne pas les tenir. Et ici je l'ai promis deux fois: aux bergers et à la nourrice de Jeanne de Chouza. J'ai attendu les cinq jours dont j'avais parlé et, par prudence, j'y ai encore ajouté aujourd’hui. Mais maintenant je m'en vais. Dès le lever de la lune, nous partirons. Le chemin sera long même si nous utilisons la barque jusqu'à Bethsaïda. Mais je veux donner cette joie à mon cœur, en saluant aussi Benjamin et Daniel. Tu vois quelles âmes ont les bergers. Oh ! Ils méritent qu'on aille les honorer, car Dieu Lui-même ne s'amoindrit pas en honorant un de ses serviteurs mais, au contraire, Il déploie sa justice."

"Avec cette chaleur ! Prends garde à ce que tu fais. C'est pour Toi que je le dis."

"Les nuits sont déjà moins étouffantes. Le soleil est encore pour peu de temps dans le Lion et les orages tempèrent la chaleur. Et puis, je le répète, Je n'oblige personne à venir. Tout es spontané en Moi et autour de Moi. Si vous avez des affaires, ou si vous vous sentez fatigués, restez. Nous nous retrouverons plus tard."

"Voilà, c'est comme tu dis. Il me faudrait penser à des intérêts de famille. Le temps des moissons arrive et ma mère m'avait prié de voir des amis... Tu sais, au fond, je suis le chef de famille. Je veux dire: je suis l'homme de ma famille."

Pierre bougonne : "Heureusement qu'il se rappelle que la mère est toujours la première après le père."

Judas, soit qu'il n'entend pas ou qu'il ne veuille pas entendre, ne montre pas qu'il ait entendu Pierre bougonner. Du reste Jésus arrête Pierre d'un coup d’œil pendant que jacques de Zébédée assis près de Pierre, tire son vêtement pour le faire taire.

"Vas-y Judas. Tu dois au contraire y aller. Il ne faut pas manquer d'obéissance à la mère."

"Alors, je pars tout de suite, si tu permets. Je serai à temps à Naïm pour trouver encore où loger. Adieu, Maître. Adieu, amis."

"Sois ami de la paix et mérite d'avoir toujours Dieu avec toi. Adieu." dit Jésus pendant que les autres le saluent en groupe.

On ne souffre pas beaucoup de le voir partir et même... Pierre, craignant peut-être que Judas se repente, l'aide à serrer les courroies de son sac et à le mettre en bandoulière. Il l'accompagne jusqu'à la porte de l'atelier déjà ouverte comme l'autre qui donne sur le jardin, certainement pour aérer la pièce dont l'air est étouffant après un jour torride. Il se tient à la sortie pour le regarder partir et, quand il voit que décidément il s'éloigne, il lui fait une joyeuse grimace et un ironique adieu et il revient en se frottant les mains. Il ne dit rien... mais il a déjà tout dit.

Quelqu'un qui a vu, rit dans sa barbe. Mais Jésus n'y prête pas attention, car il observe le cousin Jacques qui est devenu tout rouge et triste, laissant de côté ses olives. Il l'interroge : "Qu'as- tu ?"

"Tu as dit : "Il ne faut pas manquer d'obéissance à la mère..." Et nous, alors ?"

"N'aie pas de scrupules. En règle générale, c'est comme cela qu'on doit faire. Quand on n'est que hommes et fils de chair. Mais, quand on a pris une autre nature et une autre paternité, non. Celle-ci, plus élevée, il faut la suivre suivant ce qu'elle commande et désire. Judas est arrivé avant toi et avant Mathieu... mais il est encore en retard. Il faut qu'il se forme, et il le fera très lentement. Ayez de la charité pour lui. Aie de la charité, Pierre ! Je comprends... mais je te dis : sois charitable. Supporter les personnes désagréables, c'est une vertu qui n'est pas sans valeur. Mets-la en pratique."

"Oui, Maître... Mais quand je le vois comme ça... comme ça... Bon, tais-toi, Pierre, car Lui comprend si bien... il me semble être une voile trop tendue par le vent... Je craque, je craque sous la poussée et en moi se casse toujours quelque chose... Mais, tu sais, ou plutôt tu ne sais pas, parce que comme batelier tu ne vaux rien, et c'est pour cela que je te le dis, que si une voile par excès de tension rompt toutes ses attaches, je te jure qu'elle donne une telle gifle au batelier inexpérimenté qu'il en est abasourdi... Voilà, moi je sens que... je risque d'avoir toutes mes attaches rompues... et alors... Il vaut mieux, en ce cas, qu'il s'en aille. Ainsi la voile se calme faute de vent, et j'arrive à temps pour renforcer les attaches."

Jésus sourit et secoue la tête, plein d'indulgence pour le juste et bouillant Pierre.

Un grand vacarme de sabots ferrés et des cris de gamins se font entendre dans la rue. "C'est ici ! C'est ici ! Arrête, homme."

Et avant que Jésus et ses disciples se rendent compte, devant l'embrasure de la porte extérieure, se présente la forme sombre d'un cheval tout fumant de sueur, et il en descend un cavalier qui se précipite à l'intérieur comme un bolide et se jette aux pieds de Jésus qu'il baise avec vénération.

Tous regardent, ébahis.

"Qui es-tu ? Que veux-tu ?"

"Je suis [Jonathas](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JonathasBethleem.htm)."

Un cri de [Joseph](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JosephJoseph.htm) lui répond, car assis en arrière du grand établi dans le tonnerre de son arrivée, Joseph n'a pu reconnaître son ami. Le berger se précipite sur l'homme encore à terre : "Toi, c’est bien toi !…"

"Oui. J'adore mon Seigneur adoré ! Trente années d'espérance oh ! La longue attente ! Voilà : maintenant ils sont fleuris comme la fleur de l'agave solitaire et plus fleuris d'un coup dans une extase bienheureuse, et encore plus heureuse que l'autre si lointaine ! Oh ! Mon Sauveur !"

Femmes, enfants et quelques hommes, parmi lesquels le bon Alphée de Sara avec encore à la main un morceau de pain et du fromage, s'empressent à l'entrée et jusqu'à l'intérieur de la pièce.

"Lève-toi, Jonathas. J'étais sur le point d'aller te chercher, et avec toi Benjamin et Daniel..."

"Je sais..."

"Lève-toi que je te donne le baiser que j'ai donné à tes compagnons." Il le force à se lever et le baise.

"Je sais" répète le robuste vieillard, bien portant et bien vêtu "Je sais. Elle avait raison. Ce n'était pas délire de mourante ! Oh Seigneur Dieu ! Comme l'âme voit et entend quand Tu l'appelles !" Jonathas est ému.

Mais Il se ressaisit. Il ne perd pas de temps. Adorant et pour tant actif, il va droit au but: "Jésus, notre Sauveur et notre Messie, je suis venu te prier de venir avec moi. J'ai parlé avec Esther et elle m'a dit... Mais auparavant, auparavant Jeanne t'avait parlé et m'a dit... Oh ! Ne riez pas d'un homme heureux vous qui m'entendez, heureux et angoissé jusqu'à ce que j'aie ton "Je viens". Tu sais que j'étais en voyage avec la maîtresse mourante. Quel voyage ! De Tibériade à Bethsaïda, ce fut bien. Mais ensuite, après avoir quitté la barque, je pris un char et, bien que je l'eusse équipé de mon mieux, ce fut une torture. On allait doucement pendant la nuit, mais elle souffrait. A Césarée de Philippe, elle faillit mourir en crachant le sang. Nous arrêtâmes... Le troisième matin, il y a sept jours, elle me fit appeler. Elle paraissait déjà morte, tant elle était pâle et épuisée. Mais, quand je l'ai appelée, elle a ouvert ses doux yeux de gazelle mourante et elle m'a souri. Elle m'a fait signe, de sa main glacée, de me pencher, car elle n'avait qu'un filet de voix, et elle m'a dit: "Jonathas, ramène-moi à la maison. Mais tout de suite". Si grand était son effort en me commandant, elle qui est toujours plus douce qu'une gentille enfant, que ses joues se sont colorées et qu'un éclair a brillé dans ses yeux. Elle a continué : "J'ai rêvé ma maison de Tibériade. A l'intérieur, il y avait Quelqu'un dont le visage était comme une étoile. Il était grand, blond, avec des yeux célestes et une voix plus douce que le son de la harpe. Il me disait : 'Je suis la Vie. Viens. Reviens. Je t'attends pour te la donner'. Je veux aller". Je lui disais : "Mais, maîtresse ! Tu ne peux pas ! Tu te sens mal ! Dès que tu iras mieux, nous verrons". Je croyais que c'était délire de mourante. Mais elle a pleuré et puis oh ! c'est la première fois qu'elle l'à dit depuis ces six ans qu'elle est ma maîtresse, et, oui, elle s'est même assise, et en colère, elle qui ne peut remuer, elle m'a dit : "Serviteur, je le veux. Je suis ta maîtresse. Obéis !", et puis elle s'est renversée, toute en sang. J'ai cru qu'elle mourait... et j'ai dit : "Faisons-lui plaisir. Mourir pour mourir !... Je n'aurai pas de remords de l'avoir mécontentée à la fin, après avoir toujours voulu la satisfaire". Quel voyage ! Elle n'avait de repos qu'entre la troisième et la sixième heure. J'ai crevé les chevaux pour aller plus vite. Nous sommes arrivés à Tibériade à la neuvième heure, ce matin... Et Esther m'a parlé... Alors, j'ai compris que c'était Toi qui l'avais appelée. Car c'était l'heure et le jour où tu avais promis un miracle à Esther et que tu étais apparu à l'esprit de ma maîtresse. Elle a voulu repartir tout de suite à l'heure de none et m'a envoyé pour la devancer... Oh ! Viens, mon Sauveur !"

"Je viens tout de suite. La foi mérite récompense. Qui me désire me possède. Allons."

"Attends. J'ai jeté une bourse à un jeune, en disant : "Trois, cinq, autant d'ânes que vous voulez, si vous n'avez pas de chevaux, et vite, à la maison de Jésus". Ils vont arriver. Nous irons plus vite. J'espère la rencontrer près de Cana. Si, du moins..."

"Quoi, Jonathas ?"

« Si, du moins, elle est vivante..."

"Vivante, elle l'est. Mais même fût-elle morte, je suis la Vie Voici ma Mère."

La Vierge, certainement avertie par quelqu'un est en effet e train d'accourir, suivie de Marie d'Alphée. "Fils, tu pars ?"

"Oui, Mère. Je vais avec Jonathas. Il est venu. Je savais que je pourrais te le présenter. C'est pour cela que j'ai attendu un jour de plus."

Jonathas a d'abord fait une salutation profonde, les bras croisés sur la poitrine, maintenant il s'agenouille et soulève à peine le vêtement de Marie et en baise le bord, en disant : "Je salue ! Mère de mon Seigneur !"

Alphée de Sara dit aux curieux : "Et bien, qu'en dites-vous ? N'est-ce pas honteux d'être nous les seuls sans foi ?"

Un bruit de nombreux sabots se fait entendre dans la rue. Ce sont les ânes. Je crois qu'il y a tous ceux de Nazareth et ils sont si nombreux qu'il y en aurait assez pour un escadron. Jonathas choisit les meilleurs et les marchande, en payant sans lésiner; il prend deux Nazaréens avec d'autres ânes, par crainte que quelque animal ne déferre en route et pour qu'ils puissent ramener toute cette bruyante cavalerie. Pendant ce temps, les deux Marie aident pour boucler sacs et besaces.

Marie d'Alphée dit aux fils : "Je laisserai en place vos lits et je les caresserai... Il me semblera que je vous fais des caresses. Soyez bons, dignes de Jésus, mes fils... et moi... moi, je serai heureuse." et pendant ce temps, elle pleure à chaudes larmes.

Marie, de son côté, aide son Jésus, le caresse avec amour, en Lui faisant mille recommandations et en le chargeant de ses affectueuses salutations pour les bergers du Liban, car Jésus annonce qu'il ne reviendra pas avant de les avoir retrouvés.

Ils partent. La nuit descend et la lune, à son premier quartier se lève en ce moment. En tête, sont Jésus et Jonathas. Derrière, tous les autres. Tant qu'ils sont dans la ville, ils vont au pas, car les gens s'attroupent, mais à peine sortis, ils vont au trot. C'est une troupe qui résonne du bruit des sabots et des grelots.

"Elle est dans le char avec Esther." explique Jonathas. "Oh ! Ma maîtresse ! Quelle joie de te faire plaisir ! T'amener Jésus ! O, mon Seigneur ! T'avoir ici à côté de moi ! Te posséder ! Tu as bien sur ton visage l’éclat d'une étoile, comme elle t'a vu, et tu es blond, avec des yeux couleur de ciel et ta voix a bien le son de la harpe... Oh ! Mais ta Mère ! Tu l’amèneras à ma maîtresse, un jour ?"

"La maîtresse viendra à Elle. Elles seront amies."

"Oui ? Oh !... Oui, elle peut l'être. Elle est épouse et a été mère, Jeanne. Mais elle a une âme pure comme une vierge. Elle peut rester à côté de Marie, la bénie."

Jésus se retourne en entendant un frais éclat de rire de Jean, que tous les autres imitent.

"C'est moi, Maître, qui les fais rire. Sur la barque, je suis plus à l'aise qu'un chat... mais là dessus ! Il me semble être un tonneau qui roule librement sur le pont d'un navire que fait tanguer le vent de suroît !" dit Pierre.

Jésus lui sourit et l'encourage, lui promettant que le trot sera bientôt fini.

"Oh! Ce n'est rien. Si les garçons rient, il n'y a pas de mal. Allons, allons faire plaisir à cette brave femme."

Jésus se retourne encore à un autre éclat de rire. Pierre s'écrie : « Non, cela, je ne te le dis pas, Maître. Mais, après tout, pourquoi pas ? Je disais : "Notre grand ministre se rongera les mains, quand il saura qu’il a manqué l'occasion de faire le paon devant une dame ". Eux rient, mais c'est comme ça. Je suis sûr que s'il avait pu l'imaginer, il aurait oublié le soin des vignes paternelles."

Jésus ne réplique pas.

La route se fait vitement sur ces ânes bien nourris. Dans le clair de lune, on a dépassé Cana.

"Si tu permets, je vais en avant. J'arrête le char. Les secousses la font tellement souffrir."

"Vas-y."

Jonathas met le cheval au galop.

Encore un parcours assez long au clair de lune, et voilà que se dessine la forme sombre d'un grand char couvert, arrêté au bord du chemin. Jésus excite son âne qui part au petit galop. Le voilà près du char. Il descend.

"Le Messie !" annonce Jonathas.

La vieille nourrice se précipite du char sur la route, et de la route dans la poussière. “Oh! Sauve-la ! Elle est en train de mourir."

"Me voici." Et Jésus monte sur le char où on a étendu un tas de coussins et sur eux un corps fragile. Dans un coin, il y a une lanterne, des coupes, des amphores. A côté, une jeune servante qui pleure, essuyant la sueur froide de la mourante. Jonathas accourt avec une des lanternes du char.

Jésus se penche sur la femme qui se laisse aller, vraiment mourante. Il n'y a pas de différence entre la blancheur de son vêtement de lin et la pâleur légèrement azurée des mains et du visage amaigris. Seuls d'épais sourcils et de longs cils très noirs donnent une couleur à ce visage de neige. Elle n'a même plus ce rouge de mauvais augure des poitrinaires sur ses pommettes décolorées. On voit une ombre rose violette, ce sont ses lèvres entrouvertes à cause de la respiration difficile.

Jésus s'agenouille à côté d'elle et l'observe. La nourrice lui saisit une main et l'appelle. Mais l'âme, déjà sur le seuil de l'éternité n'a plus aucune conscience.

Les disciples et les deux jeunes gens de Nazareth sont arrivés et entourent le char.

Jésus met une main sur le front de la mourante qui ouvre un moment ses yeux embrumés et vagues et puis les referme.

"Elle a perdu conscience." gémit la nourrice. Et elle pleure plus fortement.

Jésus fait un geste : "Mère, elle va entendre. Aie confiance." Et puis il appelle : "Jeanne ! Jeanne ! C'est Moi ! Moi qui t'appelle. Je suis la Vie. Regarde-Moi, Jeanne."

Avec un regard plus vivant, la mourante ouvre ses grands yeux noirs, et regarde le visage penché sur elle. Elle a un mouvement de joie et sourit. Elle remue doucement les lèvres pour dire une parole qui, pourtant, n'arrive pas à se faire entendre.

"Oui, c'est Moi. Tu es venue et je suis venu pour te sauver. Peux-tu croire en Moi ?"

La mourante fait signe de la tête. Toute sa vitalité s'accumule dans son regard qui dit tout ce que la parole ne peut exprimer autrement.

Jésus, tout en restant à genoux et la main gauche sur son front se redresse et prend son attitude de miracle : "Et bien ! Je le veux. Sois guérie. Lève-toi." Il enlève la main et se met debout.

Une fraction de minute et puis Jeanne de Chouza, sans aide d'aucune sorte, s'assied, pousse un cri et se jette aux pieds de Jésus en criant d'une voix forte, heureuse : "Oh ! T'aimer, ô ma Vie ! Pour toujours ! À Toi ! Pour toujours à Toi ! Nourrice ! Jonathas ! Je suis guérie ! Oh ! Vite ! Courez pour le dire à Chouza. Qu'il vienne adorer le Seigneur ! Oh ! Bénis-moi, encore, encore, encore ! Oh ! Mon Sauveur." Elle pleure et rit en baisant les vêtements et les mains de Jésus.

"Je te bénis, oui. Que veux-tu que je te fasse d'autre ?"

"Rien, Seigneur. Que seulement tu m'aimes et me permettes de t’aimer."

"Et, tu ne voudrais pas un bébé ?"

"Oh ! Un bébé !... Mais, fais ce que tu veux, Seigneur. Je t'abandonne tout : mon passé, mon présent, mon avenir. Je te dois tout et te remets tout. Toi, donne à ta servante ce que tu sais être le meilleur."

"La vie éternelle, alors. Sois heureuse. Dieu t'aime. Je m'en vais. Je te bénis et vous bénis."

"Non, Seigneur. Arrête-Toi dans ma maison qui, maintenant, oh ! Maintenant est réellement un rosier fleuri. Permets-moi d'y rentrer avec Toi... Oh ! Que je suis heureuse !"

"Je viens, mais j'ai mes disciples."

"Mes frères, Seigneur. Jeanne aura pour eux comme pour Toi, nourriture et boisson et tout ce qu'il faut. Fais-moi plaisir !"

"Allons. Renvoyez les montures et suivez à pied. Il y a peu de chemin à faire maintenant. Nous irons doucement pour que vous puissiez suivre. Adieu, Ismaël et Aser. Saluez encore ma Mère pour Moi, et aussi mes amis."

Les deux Nazaréens, stupéfaits, s'en vont avec leur bruyante cavalerie pendant que le char retourne maintenant avec sa charge joyeuse. Derrière, en groupe, les disciples commentent le fait.

Tout prend fin

75-JESUS A LA VENDANGE DANS LA MAISON D’ANNE. MIRACLE DE L’ENFANT PARALYTIQUE

(Première Année de la vie publique ; Livre 2)

Toutes les campagnes de Galilée sont occupées au gai travail de la vendange. Les hommes grimpés sur de hautes échelles font la cueillette sur les tonnelles et les pieds de vigne. Les femmes, le panier sur la tête, apportent les grappes rouges et dorées aux fouleurs qui les attendent. Chants, rires, plaisanteries circulent de coteau à coteau, de jardin à jardin. En même temps se répand l'odeur du moût, et les abeilles, en grand nombre, bourdonnent dans une sorte d'ivresse, volant rapides et en dansant sur les sarments encore riches de petites grappes jusqu'aux paniers et aux cuves où les grains disparaissent méconnaissables dans la trouble bouillie du moût. Les enfants, barbouillés de suc comme autant de faunes, poussent des cris d'hirondelles, en courant sur l'herbe dans les cours, sur les chemins.

Jésus s'est dirigé vers un pays à peu de distance du lac. Un pays de plaine, cependant, qui forme une sorte de dépression entre deux chaînes montagneuses qui s'orientent vers le nord. La plaine est bien irriguée, parce qu'un fleuve (je pense que c'est 1e Jourdain) la traverse, Jésus passe par la route principale et beaucoup le saluent aux cris de : « Rabbi ! Rabbi ! » Jésus passe et béni.

Avant d'arriver au pays, il y a une riche propriété et, à l'entrée un couple âgé attend le Maître. « Entre. Quand le travail va finir tous se presseront pour t'écouter. Quelle joie tu apportes ! Venant de Toi, elle se répand comme la sève dans les sarments et devient un vin qui réjouit les cœurs. C'est ta Mère ? » Demande le maître de maison.

« C'est elle. Je l'ai amenée parce que maintenant elle est dans la troupe de mes disciples. La dernière dans l'ordre de l'accueil, la première dans l'ordre de la fidélité. C'est l'Apôtre. Elle m'a prêché dès avant ma naissance... Mère, viens. Un jour, c'était dans les premiers temps que j'évangélisais, cette mère m'empêcha de te regretter, tant elle fut douce avec ton Fils fatigué. »

« Que le Seigneur te donne sa grâce, femme compatissante. »

« Je possède la grâce parce que je possède le Messie et toi. Viens. La maison est fraîche et la lumière adoucie. Tu pourras te reposer. Tu dois être fatiguée. »

« Il n'y a pour moi d'autre lassitude que la haine du monde. Mais le suivre et l'entendre, ça été mon désir depuis ma plus lointaine enfance. »

« Tu savais que tu serais la Mère du Messie ? »

« Oh ! Non. Mais j'espérais vivre assez pour pouvoir l'entendre et le servir, la dernière des évangélisés, mais fidèle ! Oh ! Fidèle ! »

« Tu l'entends et tu le sers, et pour cette joie, tu as été la première. Je suis mère, moi aussi, et j'ai des fils qui sont sages. Quand je les entend parler, mon cœur bat de fierté. Et toi, qu'éprouves-tu quand tu l'entends ? »

« Une suave extase. Je me perds dans mon néant et la Bonté, qui n'est autre que Lui-même, me soulève également avec Lui. Je vois alors, dans un simple regard, la Vérité Éternelle et elle se fait la chair et le sang de mon esprit. »

« Béni soit ton cœur! Il est pur, et pour cette raison il comprend le Verbe. Nous, nous sommes plus durs, parce que remplis de fautes... »

« C'est pour cela que je voudrais donner à tout le monde .mon cœur, car l'amour leur serait lumière pour comprendre. Parce que, crois-le, **C’est l’amour qui rend facile toute entreprise** et moi, je suis la Mère et en moi l'amour coule de source. »

Les deux femmes parlent encore entre elles, la vieille près de la Mère de mon Seigneur, si jeune, toujours si jeune. Pendant ce temps, Jésus parle avec le maître près des cuves où des groupes et des groupes de vendangeurs déversent des grappes et encore des grappes. Les apôtres, assis à l'ombre d'une tonnelle de jasmins, mangent de bon appétit des raisins et du pain.

La journée arrive au crépuscule et le travail cesse lentement. Les paysans sont maintenant tous dans la grande cour rustique où se répand l'odeur des raisins écrasés. D'autres paysans viennent aussi des maisons voisines.

Jésus monte sur un escalier qui conduit à une aile à arcades, sous laquelle sont abrités des sacs de produits et des instruments agricoles. Comme il sourit, Jésus, en montant ces quelques marches ! J'aperçois son sourire à travers ses cheveux soyeux que fait onduler la brise du soir. Et je voudrais savoir le pourquoi de ce sourire si lumineux. La joie de ce sourire, comme le vin dont parlait le maître de la maison, entre dans mon cœur, très triste aujourd'hui, et le soulage.

Il se retourne. Il s'assied sur la dernière marche, au haut de l’escalier qui devient une tribune pour les plus favorisés des auditeurs. C'est-à-dire les maître et maîtresse de la maison, les .apôtres et Marie. Celle-ci, toujours humble, n'avait pas cherché à monter à cette place d'honneur, mais y avait été amenée par la maîtresse. Elle est assise exactement sur la marche au dessous de Jésus, de sorte que sa tête blonde est au niveau des genoux du Fils et, assise de côté, elle peut regarder sa figure, de son regard de colombe enamourée. Le doux profil de Marie se détache clair comme sur un marbre, sur le mur sombre du rustique bâtiment.

Plus bas se trouvent les apôtres et les propriétaires. Dans la cour, tous les paysans, les uns debout, d'autres assis par terre, d'autres grimpés sur les cuves et les figuiers qui sont aux quatre coins de la cour.

Jésus parle lentement, en plongeant la main dans un gros sac de graines qui est derrière Marie. Il semble jouer avec elles ou les caresser par plaisir, pendant que sa main droite fait des gestes paisibles.

« On m'a dit : "Viens, Jésus, bénir le travail de l'homme". Et je suis venu. Au nom de Dieu, je le bénis. Car tout travail, quand il est honnête, mérite bénédiction du Seigneur Éternel. Mais, je l'ai dit : **la première condition pour avoir la bénédiction de Dieu, c’est d’être honnête en toutes ses actions**.

Maintenant, regardons ensemble quand, et à quelles conditions les actions sont honnêtes. Elles le sont, quand on les accomplit en ayant présent à l'esprit le Dieu Éternel.

Peut-il jamais pécher celui qui dit : "Dieu me regarde. Dieu à les yeux sur moi, et de mes actions aucun détail ne Lui échappe". Non. Il ne le peut. Car la pensée de Dieu est une pensée salutaire et plus que toute menace humaine, elle éloigne l'homme du péché. Mais doit-on seulement Le craindre, l'Éternel Dieu ?

Non. Écoutez. Il vous a été dit : "Crains le Seigneur ton Dieu". Et les Patriarches ont tremblé, et ont tremblé les Prophètes quand le Visage de Dieu ou un ange du Seigneur est apparu à leurs esprits de justes. Et, en réalité, au temps de la colère divine, l'apparition du surnaturel devait faire trembler le cœur. Qui, même s'il est pur comme un petit enfant, ne tremble pas devant le Puissant, devant l'éclat éternel duquel se tiennent en adoration les anges empressés à redire l'alléluia paradisiaque ? L'insoutenable éclat d'un ange, Dieu le tempère par un voile de pitié, pour permettre à l'œil humain de le contempler sans que soient brûlés sa pupille et Son esprit. Que sera-ce donc que de voir Dieu ?

Mais cela est, tant que dure la colère. Quand, à sa place, arrive la paix, le Dieu d'Israël dit : "Je l'ai juré et je tiendrai parole. Voici Celui que j'envoie, et c'est Moi, tout en n'étant pas Moi, mais ma Parole qui se fait chair pour être Rédemption", alors à la crainte doit succéder l'amour et c'est seulement l'amour qu'il faut donner au Dieu Éternel, joyeusement, car l'âge de la paix est venu polir la terre et entre Dieu et l'homme. Quand les premiers vents du printemps répandent le pollen des fleurs de la vigne, l'agriculteur doit encore craindre, car tant d'embûches peuvent être tendues au fruit par les intempéries et les insectes. Mais quand arrive l'heure joyeuse de la vendange, voici qu'alors cesse toute crainte, et le cœur jubile dans la certitude de la récolte.

Annoncé à l'avance par les Prophètes, le Rejeton de la souche de Jessé est venu. Maintenant, il est parmi vous, grappe merveilleuse qui vous apporte le suc de l'Éternelle Sagesse et qui ne demande qu'à être cueillie et pressée pour être le Vin pour les hommes. Vin de joie sans fin pour ceux qui se nourriront de Lui. Cependant, malheur à ceux qui, ayant eu ce Vin à leur portée, l'auront repoussé et trois fois malheur à ceux qui, après s'en être nourris, l'auront rejeté ou mélangé en eux aux mets de Mammon.

Et voilà que je reviens à ma première idée. **La première puissance pour avoir la bénédiction de Dieu, tant sur les œuvres spirituelles que sur les humaines, c’est la droiture de l’intention.**

Il est honnête celui qui dit: "Je suis la Loi, non pour être loué par les hommes, mais par fidélité à Dieu". Il est honnête celui qui dit : "Je suis le Christ, non pour les miracles qu'il fait, mais pour les conseils de vie éternelle qu'il me donne". Il est honnête encore celui qui dit "Je travaille non par recherche avide du lucre, mais parce que le travail a été établi par Dieu comme moyen de sanctification car il a le pouvoir de former, de mortifier, de préserver, d'élever. Je travaille pour pouvoir aider mon prochain. Je travaille pour faire resplendir les prodiges de Dieu, qui d'un grain minuscule fait une touffe d'épis, d'une semence de raisin une grande vigne, d'un noyau un arbre, et de moi, homme, pauvre rien, tiré du néant par son vouloir, fait son aide dans l’œuvre infatigable de perpétuer les blés, les vignes et les fruits, ainsi que peupler la terre des hommes".

Il y a des personnes qui travaillent comme des bêtes de somme, mais sans autre religion que celle-ci: augmenter leurs richesses. Meure-t-il à leurs côtés le compagnon plus dépourvu, de privations et d'épuisement ? Les fils de ce misérable meurent-ils de faim ? Qu'importe à celui qui ne pense qu'à accumuler des richesses ! Il y en a d'autres qui, encore plus durs, ne travaillent pas, mais font travailler et entassent les richesses en exploitant la sueur des autres. D'autres encore qui dilapident ce que par cupidité ils tirent des fatigues d'autrui. En vérité, pour ceux-ci, ce n'est pas un travail honnête. Et ne dites pas : "Et pourtant Dieu les protège". Non. Il ne les protège pas. C'est pour eux aujourd'hui une heure de triomphe. Mais ils seront bientôt frappés par la sévérité de Dieu. Et, en ce temps ou dans l'éternité Il leur rappellera le précepte : "Je suis le Seigneur ton Dieu. Aime-Moi par-dessus toutes choses et aime le prochain comme toi-même". Oh ! alors, si ces paroles résonnent dans l'éternité, elles seront plus redoutables que les foudres du Sinaï !

Nombreuses, trop nombreuses sont les paroles que l'on vous dit. Moi, je ne vous dis que celles-ci : "Aimez Dieu. Aimez le prochain". Elles sont comme le travail qui féconde le cep quand on le pratique au pied de la vigne, au printemps. L'amour de Dieu et du prochain, c'est comme la herse qui nettoie le sol des herbes nuisibles de l'égoïsme et des mauvaises passions. C'est comme la pioche qui creuse un cercle autour du pied de vigne pour l'isoler des herbes parasites et le nourrir avec les eaux fraîches de l'arrosage. C'est comme la serpette qui supprime les pousses superflues pour condenser la sève et la diriger là où doit se former le fruit. C'est le lacet qui serre la plante contre le tuteur solide qui la soutient, et enfin c'est le soleil qui fait mûrir les fruits de la bonne volonté et en fait des fruits de vie éternelle.

Maintenant, vous êtes joyeux parce que l'année a été bonne, les moissons riches et la vendange abondante. Mais en vérité je vous dis que cette joie que vous éprouvez est moins qu'un grain de sable, en comparaison de la joie sans mesure que vous aurez quand le Père Éternel vous dira : "Venez mes sarments féconds, greffés sur la vraie Vigne. Vous vous êtes prêtés à toutes les opérations, même quand elles étaient pénibles, pour donner beaucoup de fruit, et maintenant venez à Moi, riches des doux sucs de l'amour envers Moi et le prochain. Épanouissez-vous dans mes jardins pour l'éternité entière ".

Tournez-vous vers cette joie éternelle. Attachez-vous fidèlement à la poursuite de ce bien. Avec reconnaissance, bénissez l'Éternel qui vous aide à l'atteindre. Bénissez-Le pour la grâce de sa Parole, bénissez-Le pour la grâce d'une bonne récolte. Aimez le Seigneur en reconnaissant ses bienfaits et soyez sans crainte. Dieu donne le cent pour un à qui l'aime. »

Jésus aurait fini, mais tous se mettent à crier : « Bénis, bénis ! Ta bénédiction sur nous ! »

Jésus se lève, ouvre les bras et dit d'une voix de tonnerre : « Que le Seigneur vous bénisse et vous garde. Qu'il vous montre sa Face et ait pitié de vous. Que le Seigneur abaisse sur vous son Visage et vous donne sa paix. Que le Nom du Seigneur soit dans vos cœurs, sur vos maisons et sur vos champs. »

La foule, la petite foule qui s'était rassemblée, pousse un cri de joie et acclame le Messie. Mais après, elle se tait et s'ouvre pour laisser passer une mère qui a sur les bras un garçon d'environ dix ans, paralytique. Au bas de l'escalier, elle le présente comme pour l'offrir à Jésus.

« C'est une de mes servantes » explique le maître de maison. « Son garçon est tombé l'an dernier du haut de la terrasse et s'est abîmé les reins. Toute sa vie il lui faudra rester couché sur le dos. »

« Elle a espéré en Toi, tous ces derniers mois.. » ajoute la maîtresse.

« Dis-lui qu'elle vienne à Moi. » Mais la pauvre femme est tellement émue qu'il semble que c'est elle qui est paralysée. Elle tremble de tous ses membres et s'empêtre dans son long vêtement en montant les hautes marches avec son fils sur les bras.

Marie s'est levée, compatissante et descend à sa rencontre : « Viens, ne crains pas. Mon Fils t'aime. Donne-moi ta créature, tu monteras plus facilement. Viens, ma fille. Je suis mère, moi aussi. » et elle lui prend l'enfant, auquel elle sourit doucement, en montant avec la charge pitoyable qu'elle porte sur ses bras.

Marie est maintenant devant Jésus. Elle s'agenouille et dit : « Fils ! Pour cette mère ! » Rien d'autre.

Jésus ne pose pas non plus son habituelle question : « Que veux- tu que je te fasse ? Crois-tu que je puisse le faire ? » Non. Il sourit et dit : « Femme, viens ici. »

La femme va juste à côté de Marie. Jésus lui met une main sur la tête et dit simplement : « Sois contente », et il n'a pas achevé la parole que l'enfant, qui reposait lourdement sur les bras de Marie avec les jambes inertes, s'assied brusquement et avec un cri joyeux : « Maman ! » court se réfugier sur le sein maternel. Les hosanna semblent vouloir pénétrer dans le ciel que rougit le crépuscule. La femme, avec son fils serré contre son cœur, ne sait que dire et Lui demande : « Que dois-je, que dois-je faire pour te dire que je suis heureuse ? »

Et Jésus lui dit, en la caressant encore : « Être bonne, aime Dieu et ton prochain, et élever ton fils dans cet amour. »

Mais la femme n'est pas encore contente. Elle voudrait... elle voudrait... et finit par demander : « Un baiser de Toi et de ta Mère à mon petit. »

Jésus se penche et le baise, et Marie aussi. Et, pendant que la femme s'éloigne radieuse au milieu des acclamations d'un cortège d'amis acclamants, Jésus explique à la maîtresse : « Il ne fallait pas plus. Lui était dans les bras de ma Mère. Même sans qu'Elle parle, je l'aurais guéri. Elle est heureuse quand Elle peut consoler une affliction et Moi, je veux lui faire plaisir. »

Et entre Jésus et Marie c'est un de ces regards que seul celui qui a vu peut comprendre, tant leur signification est profonde.

82- GUERISON DE L’ENFANT MOURANT. LE SOLDAT ALEXANDRE. SOMMATION A JESUS

(Première Année de la vie publique ; Livre 2)

Voilà l'intérieur du Temple. Jésus est avec les siens près du Temple proprement dit, c'est-à-dire du Lieu Saint où doivent entrer seulement les prêtres. C'est une très belle cour à laquelle on accède par un atrium, où, par un autre, encore plus riche, on passe à la haute terrasse sur laquelle se trouve le cube du Saint. C'est inutile ! Eusse-je vu mille fois le Temple et l'eusse-je décrit deux mille fois, soit à cause de la complexité du lieu, soit à cause de mon ignorance des termes et de mon incapacité pour faire un plan, je serai toujours incomplète dans la description de ce lieu somptueux qui est un labyrinthe...

On les voit en prière. Il y a beaucoup d'autres Israélites, des hommes seulement qui prient chacun pour son propre compte. C'est le soir précoce d'une sombre journée de novembre. Un brouhaha, où retentit la voix bruyante et inquiète d'un homme qui jure aussi en latin, à laquelle se mêlent des voix stridentes et aiguës d'Israélites. C'est comme le tumulte d'une rixe et une voix aiguë de femme crie: "Oh ! laissez-le aller. Il dit que Lui le sauvera."

Le recueillement de la somptueuse cour est rompu. Beaucoup de têtes se tournent vers l'endroit d'où arrivent les voix. Judas l'Iscariote, qui se trouve là aussi avec les disciples, se tourne de ce côté. Grand comme il est, il se rend compte et dit : "C'est un soldat romain qui se débat pour rentrer ! Il viole, il a déjà violé le Lieu Saint ! Horreur !" Beaucoup lui font écho.

"Laissez-moi passer, chiens de Juifs ! Jésus est ici. Je le sais ! C'est Lui que je veux ! Je ne sais que faire de vos pierres stupides. L'enfant meurt et Lui le sauve. Allez-vous-en, hyènes hypocrites..."

Jésus, quand il a compris que c'était Lui qu'on voulait, s'est dirigé tout de suite vers l'atrium sous lequel s'agitait la mêlée. Il arrive et crie: "Paix et respect à ce lieu et à l'heure de l'offrande."

"Oh ! Jésus ! Salut ! Je suis Alexandre. Écartez-vous, chiens ! »

Et Jésus paisible: "Oui, écartez-vous. Je conduirai ailleurs 1e païen qui ignore ce qu'est pour nous ce lieu."

On s'écarte, et Jésus rejoint le soldat dont la cuirasse est ensanglantée. "Tu es blessé ? Viens. On ne peut s'arrêter ici, et il 1e conduit plus loin à travers l'autre cour et plus loin encore.

"Ce n'est pas moi qui suis blessé. Un enfant... Mon cheval, près de l'Antonia, m'a échappé et l'a renversé. Les sabots lui ont ouvert la tête. Procule a dit : "Rien à faire !" Moi... ce n'est pas ma faute... mais c'est par moi que cela est arrivé et la mère est là, désespérée. Je t'avais vu passer ...venir ici... J'ai dit : "Le médecin, non ; mais Lui, oui". J'ai dit encore : "Femme, viens. Jésus le guérira. Ils m'ont retenu, ces idiots... et peut-être l'enfant sera mort."

"Où est-il ?" demande Jésus.

"Sous ce portique, sur le sein de sa mère." répond le soldat que j'ai déjà vu à la Porte des Poissons.

"Allons." Et Jésus va encore plus vite, suivi des siens et d'un cortège de gens.

Sur les marches, à l'entrée du portique, adossée à une colonne il y a une femme que déchire la douleur et qui pleure sur son petit qui va mourir. L'enfant a le teint terreux, les lèvres violacées demi-ouvertes par le râle caractéristique de ceux qui ont une blessure au cerveau.. Une bande lui enserre la tête, rouge de sang sur la nuque et sur le front.

"Il a la tête ouverte, devant et derrière. On voit le cerveau. C'est tendre, la tête à cet âge, et le cheval était fort et venait d'être ferré." explique Alexandre.

Jésus est près de la femme qui ne parle pas non plus, elle est à l'agonie elle aussi, près de son fils qui se meurt. Il lui met la main sur la tête. "Ne pleure pas, femme" dit Jésus avec la douceur dont il est capable, une douceur infinie. "Aie foi. Donne-moi ton petit."

La femme le regarde, hébétée. La foule s'en prend aux Romains et plaint le mourant et sa mère. Alexandre se débat entre les sentiments de colère que lui font éprouver des accusations injustes, la pitié et l'espoir.

Jésus s'assoit près de la femme après avoir vu qu'elle ne sait plus faire un geste. Il se penche, prend dans ses longues mains la petite tête blessée, se penche encore davantage, s'approche du minois de cire, souffle sur la petite bouche qui râle... Un instant.

Puis il a un sourire que l'on voit à peine à travers les mèches de cheveux qui pendent sur le front. Il se redresse. L'enfant ouvre les yeux et essaie de s'asseoir. La mère craint que ce soit le suprême effort et crie en le tenant sur son cœur.

"Laisse-le aller, femme. Bébé, viens vers Moi." dit Jésus toujours assis à côté de la femme, lui tendant les bras avec un sourire. Et l'enfant se jette, rassuré, dans ses bras. Il pleure non pas de douleur, mais par la peur que lui rappelle le souvenir de la scène.

"Il n'y a plus de cheval. Il n'y en a plus." dit Jésus pour le rassurer. "Tout est passé. Ça te fait encore mal ici."

"Non. Mais j'ai peur, j'ai peur !"

"Tu le vois, femme, il n'y a plus que la peur. Maintenant, c'est fini. Apportez-moi de l'eau. Le sang et la bande l'impressionnent. Donne-moi une de tes pommes, Jean... Prends, petit. Mange. C'est bon.…"

On apporte de l'eau. C'est le soldat Alexandre qui en apporte aussi dans son casque.

Jésus s'apprête à détacher la bande. Alexandre et la mère disent : "Non ! Il revient bien à la vie... mais la tête est ouverte !..." Jésus sourit et enlève la bande. Une, deux, trois, huit tours. Il enlève le linge ensanglanté. Du milieu du front à la nuque, à droite, il y a un seul grumeau de sang encore mou parmi les cheveux du bambin. Jésus trempe une bande et lave.

"Mais, par dessous il y a la blessure... si tu enlèves le grumeau, elle va se remettre à saigner." insiste Alexandre.

La mère ferme les yeux pour ne pas voir.

Jésus lave, lave, lave. Le grumeau se détache... voici les cheveux nettoyés. Ils sont humides, mais par dessous il n'y a pas de blessure. Le front aussi est guéri. Il y a juste une petite marque rouge là où la cicatrice s'est formée.

Les gens crient de stupeur. La femme ose regarder, et quand elle voit, elle ne se retient plus. Elle s'écroule sur Jésus, l'embrasse en même temps que son petit, et pleure. Jésus supporte cet épanchement et cette pluie de larmes.

"Je te remercie, Jésus." dit Alexandre. "Je souffrais d'avoir tué cet innocent."

"Tu as eu bonté et confiance. Adieu, Alexandre. Va à ton service."

Alexandre va s'en aller lorsque tout à coup arrivent comme un cyclone des officiers du Temple et des prêtres. "Le Grand Prêtre t'intime, par notre intermédiaire, l'ordre de sortir du Temple, Toi et le païen profanateur. Et tout de suite. Vous avez troublé l'offrande de l'encens. Celui-ci a pénétré dans un lieu réservé à Israël. Ce n'est pas la première fois qu'à cause de Toi, le Temple est en rumeur. Le Grand Prêtre, et avec lui les Anciens de service, t'ordonnent de ne plus mettre les pieds ici, à l'intérieur. Va et reste avec tes païens."

"Nous ne sommes pas des chiens, nous, non plus. C'est Lui qui le dit : "Il n'y a qu'un seul Dieu qui a créé les Juifs et les Romains". Si c'est sa Maison et si je suis sa créature, j'y puis entrer moi-aussi" répond Alexandre, blessé par le mépris avec lequel les prêtres disent "païens".

"Tais-toi, Alexandre. Je vais parler." interrompt Jésus qui, après avoir baisé le petit, l'a rendu à sa mère et s'est levé. Il dit au groupe qui vient le chasser : "Personne ne peut défendre à un fidèle, à un vrai Israélite, dont personne ne peut prouver qu'il est en état de péché, de prier près du Saint."

"Mais d'expliquer la Loi dans le Temple, oui. Tu en as pris le droit sans l'avoir et sans le demander. Qui es-tu ? Qui te connaît ? Comment usurpes-tu un nom et une place qui ne t'appartiennent pas ?"

Jésus les regarde avec des yeux ! Puis il dit : "Judas de Kériot avance ici."

Judas ne paraît pas enthousiaste de l'invitation. Il avait cherché à s'éclipser dès la venue des prêtres et des officiers du Temple (ils n'ont pas une tenue militaire, ce doit être une charge civile). Mais il lui faut obéir car Pierre et Jude d'Alphée le poussent en avant.

"Judas, réponds." dit Jésus. "Et vous, regardez-le. Vous le connaissez. Il est du Temple. Le connaissez vous ?"

Ils doivent répondre forcément : "Oui."

"Judas, qu'est-ce que je t'ai fait faire quand j'ai parlé ici la première fois ? Dis ton étonnement et comment j'y ai répondu. Parle et sois franc.

"Il m'a dit : "Appelle l'officier de service pour que je puisse demander la permission de faire l'instruction". Il se nomma et donna des preuves de son identité et de sa tribu... Moi j'en étais étonné, jugeant que c'était une formalité inutile puisque Lui se dit le Messie. Et m'a dit : "Ce que je fais est nécessaire et, quand ce sera l'heure, rappelle-toi que je n'ai pas manqué de respect au Temple ni à ses officiers". Oui. C'est ainsi qu'il a parlé. Pour la vérité, je dois le dire." Judas, au début, parlait, sans beaucoup d'assurance, comme si la chose l'ennuyait. Mais ensuite, par l'effet de ces brusques revirements qui lui sont propres, il a pris de l'aplomb et presque au point de devenir arrogant.

"Je suis surpris que tu le défendes. Tu as trahi la confiance que nous avions en toi." reproche un prêtre à Judas.

"Je n'ai trahi personne. Combien parmi vous appartiennent au Baptiste ! Sont-ils traîtres pour cela ? Moi, j'appartiens au Christ. Voilà."

"Et bien. Celui-ci ne doit pas parler ici. Qu'il vienne comme fidèle. C'est déjà trop pour un ami des païens, des prostituées, des publicains..."

"Répondez-moi, maintenant." dit Jésus sévère mais calme. "Quels sont les Anciens de service ?"

"Doras et Félix, juifs. Joachim de Capharnaüm et Joseph de l'Iturée."

"J'ai compris, Allons. Rapportez aux trois accusateurs, car l'Ituréen n'a pas qualité pour l'être, que le Temple n'est pas tout Israël et qu'Israël n'est pas le monde entier. Que la bave des reptiles, pour très venimeuse qu'elle soit, ne submergera pas la Voix de Dieu, ni son venin ne paralysera pas mes allées et venues parmi les hommes, tant que ce ne sera pas l'heure. Et puis... oh ! Dites-leur qu'ensuite les hommes feront justice des bourreaux et exalteront la Victime en faisant d'Elle leur unique amour. Allez. Et quant à nous, allons." Jésus se revêt de son pesant manteau foncé, et sort au milieu des siens.

Derrière eux se trouve Alexandre qui est resté pendant la discussion; en dehors de l'enceinte, près de la Tour Antonia, il dit : "Je te salue, Maître. Et je te demande pardon d'avoir été pour Toi une cause de réprimande."

"Oh ! Ne t'afflige pas ! Ils cherchaient un prétexte. Ils l'ont trouvé. Si ce n'avait pas été toi, ç'aurait été un autre... Vous, à Rome, vous faites des jeux au Cirque avec des fauves et des serpents, n'est-ce pas ? Et bien, je te dis qu'il n'y a pas de fauve plus féroce et plus perfide que l'homme qui veut tuer un autre homme."

"Et moi, je te dis qu'au service de César, j'ai parcouru toutes les régions romaines. Mais je n'ai jamais, à l'occasion de mille et mille rencontres, trouvé quelqu'un de plus divin que Toi. Non, nos dieux ne sont pas divins comme Toi ! Ils sont vindicatifs, cruels, bagarreurs, menteurs. Toi, tu es bon. Tu es vraiment un Homme mais qui n'est pas seulement homme. Salut, Maître."

"Adieu, Alexandre. Avance dans la Lumière." Tout prend fin

101- GUERISON DE LA CANCEREUSE JERUSA A DOCO

(Première Année de la vie publique ; Livre 2)

Je vois: Jésus, aux premières lueurs d'une tardive matinée d'hiver, entre dans la petite ville de Doco. Il demande à un passant matinal : « Où habite Marianne, la vieille mère dont la bru est à la mort ? »

« Marianne, la veuve de Lévi ? La belle-mère de Jérusa, femme de Giosia ? »

« Oui, elle. »

« Regarde, homme. Au bout de cette rue il y a une place, au coin, il y a une fontaine, et de là partent trois chemins. Prends celui qui a un palmier au milieu et marche encore cent pas. Tu trouves un fossé et tu le suis jusqu'au pont de bois. Tu le passes et tu vois une ruelle couverte. Tu la suis. Quand il n'y a plus de route, ni de couvert, car elle débouche sur une place, tu es arrivé. La maison de Marianne est dorée par la vétusté. Avec les dépenses qu'ils ont, ils ne peuvent la remettre en état. Ne te trompe pas. Adieu. Tu viens de loin ? »

« Pas trop. »

« Mais tu es Galiléen ? »

« Oui. »

« Et ceux-ci ? Tu viens pour la Fête ! »

« Ce sont des amis. Adieu, homme. La paix soit avec toi. » Jésus laisse en plan le bavard qui n'est plus pressé. Il prend son chemin et les apôtres le suivent.

Ils arrivent à la petite place : une parcelle de terre boueuse avec, au centre, un grand chêne qui a poussé là, tout seul et qui peut-être en été donne une ombre agréable. Pour l'heure, il est plutôt triste avec sa frondaison touffue et sombre au-dessus des pauvres maisons auxquelles il enlève la lumière et le soleil.

La maison de Marianne est la plus misérable. Large et basse, mais tellement négligée ! La porte est couverte de pièces posées sur les éraflures du bois vétuste. Une petite fenêtre, sans rideau, présente sa noire ouverture comme une orbite privée de son œil.

Jésus frappe à la porte. Une fillette, sur les dix ans se présente, pâle, maigre, les yeux rougis. « Tu es la petite fille de Marianne ? Dis à la grand'mère que Jésus est ici. »

L'enfant pousse un cri et s'enfuit en criant à haute voix. La vieille femme accourt, suivie de six bambins sans compter la fillette de tout à l'heure. Le plus grand paraît être son jumeau; les derniers, deux petits garçons sans chaussures et amaigris s'attachent au vêtement de la vieille et savent à peine marcher.

« Oh ! Tu es venu ! Enfants, vénérez le Messie ! Tu arrives à temps dans ma pauvre maison. Ma fille est mourante... Ne pleurez pas, petits, qu'elle ne vous entende pas. Pauvres créatures ! Les bambines sont épuisées par les veilles, car j'ai tout à faire et je ne peux plus veiller, je tombe par terre par le sommeil. Il y a des mois que je ne vais plus au lit. A présent, je dors sur un siège près d'elle et des enfants. Mais elles, elles sont petites et elles en souffrent. Ces garçons vont faire du bois pour alimenter le feu. Ils en vendent aussi, pour avoir du pain. Ils n'en peuvent plus, les pauvres petits ! Mais, ce qui nous tue, ce n'est pas la fatigue : c'est de la voir mourir... Ne pleurez pas. Nous avons Jésus. »

« Oui, ne pleurez pas. La maman va guérir, le père reviendra. Vous n'aurez plus tant de dépenses, ni si grande faim. Ceux-ci, ce sont les deux derniers ? »

« Oui, Seigneur, cette faible créature a accouché trois fois de deux jumeaux... et son sein est devenu malade. »

« Trop pour les uns, et rien pour d'autres. » marmonne Pierre dans sa barbe. Puis il prend un petit et lui donne une pomme pour le faire taire. L'autre aussi lui en demande une et Pierre le satisfait. Jésus, accompagné par la vieille, traverse l'atrium, puis une cour et monte l'escalier pour entrer dans une pièce où gémit une femme, jeune encore mais squelettique.

« Le Messie, Jérusa. Maintenant tu ne vas plus souffrir. Tu vois ! Il est venu pour de bon. Isaac ne ment jamais. il l'a dit. Crois donc car, s'il est venu, il peut aussi te guérir. »

« Oui, bonne mère. Oui, mon Seigneur. Mais si tu ne peux me guérir, du moins fais-moi mourir. J’ai des chiens dans ma poitrine.

La bouche de mes enfants, auxquels j'ai donné le doux lait, m'a apporté le feu et l'amertume. Je souffre tant, Seigneur ! Je coûte tant ! Mon mari travaille au loin pour gagner le pain. La vieille maman s'épuise. Et moi qui meurt... A qui iront mes enfants quand ce mal m'aura fait mourir et qu'elle trépassera par ses efforts épuisants ? »

« Pour les oiseaux, il y a Dieu et de même pour les petits de l'homme. Mais, tu ne vas pas mourir. C'est ici que tu as si mal ? » Jésus va poser la main sur le sein enveloppé de bandes.

« Ne me touche pas ! N'augmente pas ma souffrance ! » crie la malade.

Mais Jésus pose délicatement sa longue main sur la mamelle malade. « Tu as réellement le feu là-dedans, pauvre Jérusa. L'amour maternel t'a enflammé le sein. Mais tu n'as pas de haine pour ton époux, pour tes enfants, n'est-ce pas ? »

« Oh ! pourquoi devrais-je ? Lui est bon et m'a toujours aimée. Nous nous aimons d'un sage amour et l'amour fleurit en créatures... Et eux !... Je suis dans l'angoisse de les quitter, mais... Seigneur ! Mais le feu disparaît ! Mère ! Mère ! C'est comme si un ange du Ciel soufflait sur mon tourment ! Oh ! quelle paix ! N'enlève pas, n'enlève pas ta main, mon Seigneur. Appuie au contraire Oh ! quelle force ! Quelle joie ! Mes enfants ! Ici, mes enfants! Je les veux ! Dina ! Osia ! Anne ! Seba ! Melchi ! David ! Jude ! Ici ! Ici Maman ne meure plus ! Oh ! ...» La jeune femme se retourne sur son oreiller, pleurant de joie pendant qu'accourent ses enfants.

Et la vieille, à genoux, ne trouvant rien d'autre, dans sa joie, entonne le cantique d'Azarias dans la fournaise. Elle le dit tout entier, de sa voix tremblante de vieille femme émue.

« Ah ! Seigneur ! Mais que puis-je faire pour Toi ? Je n'ai rien pour te faire honneur ! » dit-elle finalement.

Jésus la relève et dit : « permets-Moi seulement de me reposer à cause de ma fatigue. Et tais-toi. Le monde ne m'aime pas. Je dois m'éloigner pour quelque temps. Je te demande fidélité à Dieu et silence. A toi, à l'épouse, aux petits. »

« Oh ! Ne crains pas ! Personne ne vient chez les pauvres gens ! Tu peux rester ici sans craindre qu'on te voie. Les pharisiens, eh ? Mais... et pour manger ? Je n'ai qu'un peu de pain... »

Jésus appelle l'Iscariote : « Prends de l'argent et va acheter tout ce qu'il faut. Nous allons manger et nous reposer chez ces braves gens. Jusqu'au soir, va et tais-toi. » Puis il se tourne vers celle qu'il a guérie : « Enlève le pansement, lève-toi, aide ta mère, et réjouis-toi. Dieu t'a fait grâce pour récompenser tes vertus d'épouse. Nous allons rompre le pain ensemble, car aujourd'hui, le Seigneur Très-Haut est dans ta maison et il faut Le célébrer en Lui faisant fête. » Jésus sort, rejoignant Judas qui va sortir. « Fais des emplettes abondantes, qu'ils en aient encore pour les jours qui viennent. Pour nous, il ne nous manquera rien chez Lazare. »

« Oui, Maître. Et si tu permets... J'ai de l'argent à moi. J'ai fait vœu de l'offrir pour te sauver des ennemis. Je le change en pain. Ça vaudra mieux pour ces frères en Dieu que pour les gueules du Temple. Tu permets ? L'or a toujours été pour moi un serpent. Je ne veux plus éprouver sa fascination. Car je me trouve si bien, maintenant que je suis bon. Je me sens libre et je suis heureux. »

« Fais comme tu veux, Judas. Et que le Seigneur te donne la paix. »

Jésus rejoint ses disciples pendant que Judas sort et tout prend fin.